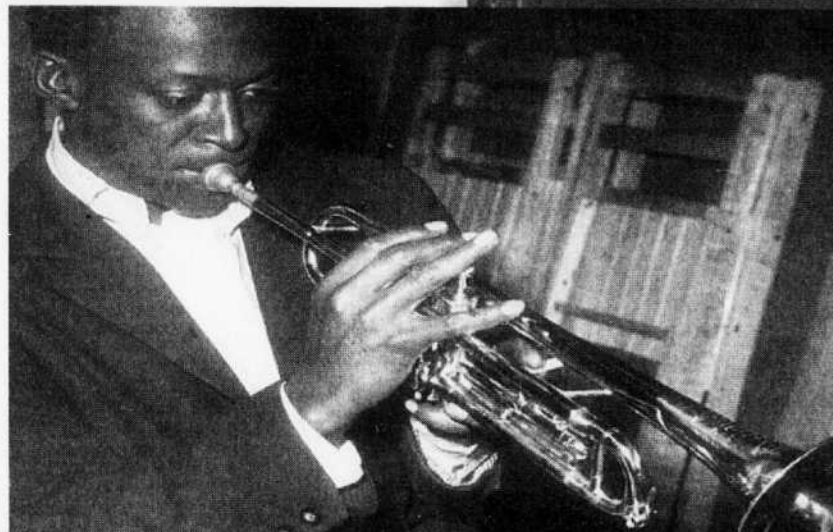


LES ARTS

Il était une fois le



MILES DAVIS



HERMAN LEONARD



Après la guerre de Sécession et le baseball, le cinéaste Ken Burns s'est attaqué au jazz. Pendant six ans, il a ausculté les notes d'Armstrong et les arrangements de Duke Ellington, étudié la révolte de Charles Mingus et les innovations de Charlie Parker, constaté... Résultat net de cette entreprise énorme à tous égards: 18 heures de film sur les ondes de PBS, à la diffusion débutant le 8 janvier et précédées d'une sacrée polémique.



SOCIÉTÉ
*Québécois
en exil*
Page C 3

CINÉMA
Traffic
Page C 5

MÉDIAS
*Famille,
je vous aime*
Page C 6

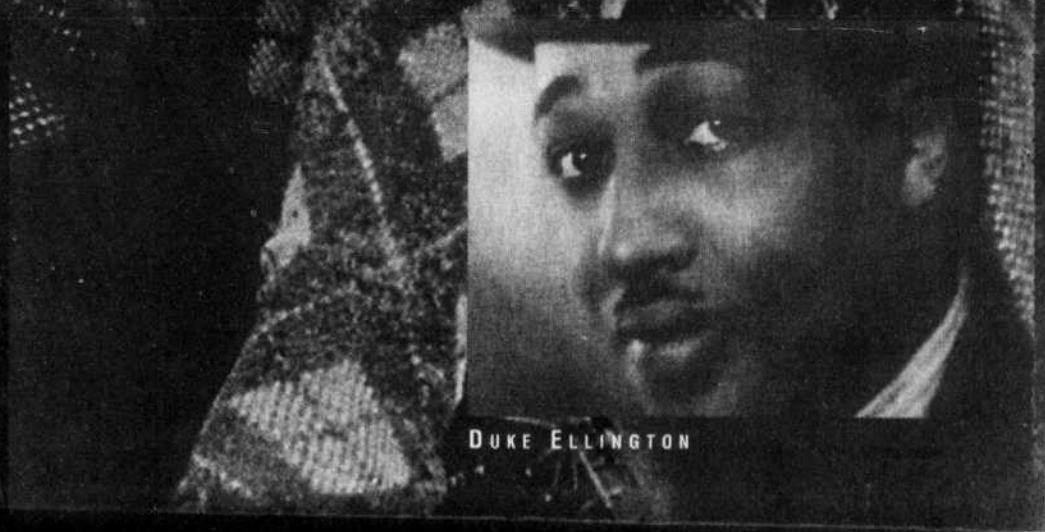
FORMES
*Design
numérique*
Page C 8

Théâtre
Page C 3
Arts visuels
Page C 7



BILLIE HOLIDAY

PAUL J. HÖFFLER



DUKE ELLINGTON

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Avec le jazz, il y a quelque chose de très curieux. Le commun des mortels se pose des questions qu'il ne se pose pas avec le classique ou le rock, la variété ou les musiques du monde. De toutes ces interrogations, il y en a une d'autant plus étrange qu'elle est très répandue: qu'est-ce que le jazz? Comme s'il fallait être le Baron Samedi, un prêtre vaudou ou un druide pour mieux saisir le mystère d'une musique qui oscille ou évolue tout simplement entre la plainte et la joie.

VOIR PAGE C 2: JAZZ

LES ARTS

JAZZ

Les prises de position de Marsalis provoquent encore et toujours la colère parce qu'il défend une évolution du jazz collant le blues au plus près

SUITE DE LA PAGE C 1

Le jazz... Le jazz, c'est Buddy Bolden qui refuse qu'on l'enregistre de peur qu'on lui vole son art; c'est Thelonious Monk confiant que sa plus grande ambition est de parvenir à jouer et à dormir en même temps; c'est ce bonze de la mafia, revolver en main, qui ordonne à Art Blakey d'abandonner le piano pour la batterie; c'est Charles Mingus faisant le coup de poing, musical s'entend, contre le gouverneur Faubus; c'est Duke Ellington obsédé sa vie durant par la beauté du monde et de la femme en particulier; c'est Miles Davis tournant constamment le dos à ses innovations; c'est le refus signifié à Charlie Parker de jouer dans un club pourtant baptisé en son honneur, le Birdland; c'est Louis Armstrong croisant le fer de son instrument avec King Oliver; c'est Billie Holiday chantant «My sky was so grey when you show me the way...»

Le jazz, c'est également ce premier contingent d'esclaves amenés par des Hollandais en 1621. C'est l'invention d'un langage qui permettait de communiquer musicalement ce qu'il était interdit de dire verbalement. Ce sont des mu-

siciens qui voyagent tellement que leur conception de l'espace et du temps est totalement différente de la nôtre; ces musiciens sont des décalages horaires. C'est la grande part faite au hasard. C'est Kansas City, seule ville ouverte à l'époque de la prohibition. C'est le soulèvement dans le ghetto de Harlem provoqué par le sort réservé aux Noirs pendant la Seconde Guerre mondiale; contestation qui donnera naissance à une musique de révolte: le be-bop...

Le jazz, c'est tellement de choses, mais jamais des bébélles, qu'on ne sait pas trop ce que c'est au juste si ce n'est que l'une de ses vertus, c'est qu'il ne se laisse pas apprivoiser aussi facilement que ce rythme binaire si prisé parce qu'il rassure. Il y a de l'indomptable, du farouche, voire du féroce. À preuve, suffit d'écouter Albert Ayler ou Cecil Taylor. Ça vous décoiffe le bourgeois et effraie la bourgeoisie comme il se doit. Culinairement parlant, mettons que le jazz, ce n'est pas du brocoli cuit dans l'eau Naya ou Montclair.

Un document controversé

C'est donc tout ceci et tout cela. C'est une histoire si riche qu'il ne faut pas s'étonner que le film signé par Burns fasse couler avec abondance une encre qui est soit pleine de louanges, soit remplie de griefs. Pour les uns, les premiers, le document de Burns est d'une telle intensité qu'il va favoriser un regain de popularité du jazz. Ceux-là doivent être sensibles à tout ce qui chiffre. À preuve, ils répètent à l'envi que la popularité du jazz a fondu comme neige au soleil depuis la grande époque du swing. Comme s'il était obligatoire qu'une forme d'art fasse l'unanimité. Il doit y avoir du croisé et du comptable, chez ces gens-là.

Pour les autres, les seconds, Burns est passé à côté de la plaque comme de la cible parce qu'il n'est pratiquement pas question, voire pas question du tout, de l'avant-garde. Parce qu'on fait trop peu de cas de Mingus, de Bud Powell et d'Erroll Garner. Ceux-là,



Le Benny Goodman Trio avec Gene Krupa à la batterie et Teddy Wilson au piano (1937).

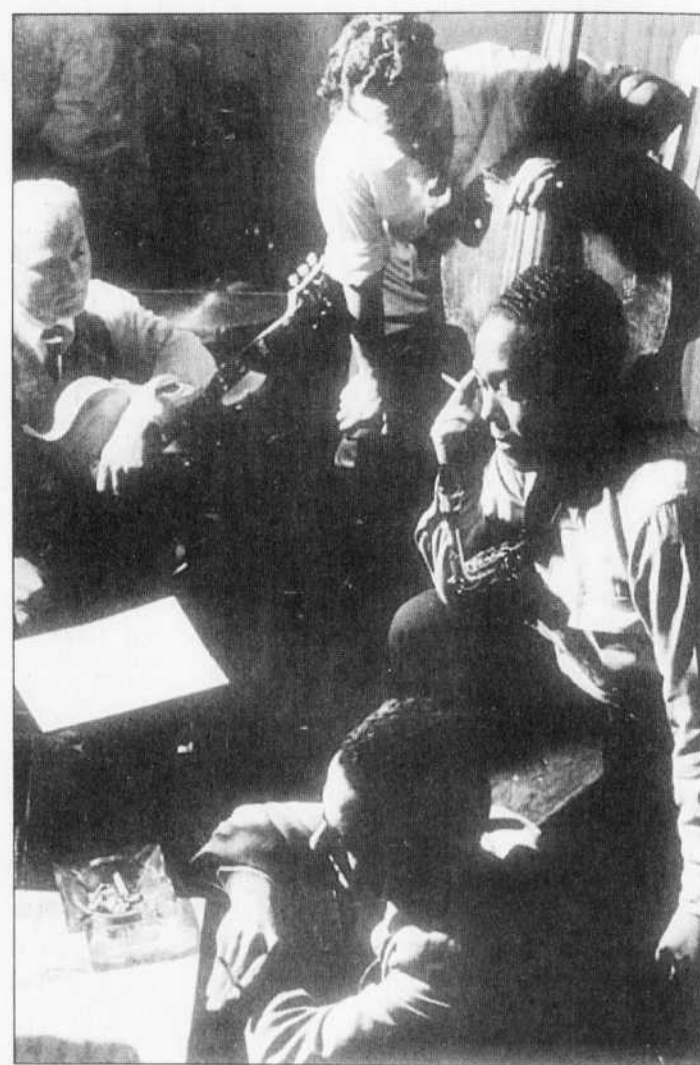
FRANK DRIGGS COLLECTION

ces critiques du *New York Times*, d'*Atlantic Monthly* ou d'autres revues, reprochent à Burns son approche trop conservatrice, trop prudente. On lui reproche surtout d'avoir fait appel, en tant que conseillers, à Wynton Marsalis, Albert Murray et Stanley Crouch. On peut très bien remettre ces choix en question. Mais cela ne doit pas nous empêcher de souligner que ces choix ont ceci d'intéressant qu'ils suscitent justement la controverse depuis une vingtaine d'années. Depuis...

Depuis qu'au début des années 80, Crouch le premier et Marsalis ensuite ont mis sur pied, pour ainsi dire, un mouvement voulant que les Noirs se réapproprient le jazz qui, après tout, est un art noir. Ils en avaient décidé ainsi après avoir constaté que ceux et celles qui faisaient la une des magazines, et donc empochaient les espèces sonnantes, étaient de braves petits Blancs qui s'appelaient Pat Metheny, Spyro Gyra et on ne sait plus qui. Toujours est-il que les prises de position de Marsalis provoquent encore et toujours la colère parce qu'il défend une évolution du jazz collant le blues au plus près.

Dans la série de Burns, cela est très évident. Le premier épisode commence avec Armstrong, Jelly Roll Morton, Bessie Smith, Fletcher Henderson, James P. Johnson et Fred McDowell. Puis c'est Duke Ellington, Benny Goodman, Count Basie, Coleman Hawkins, Lester Young, Billie Holiday, Jimmie Lunceford. Ensuite, c'est Bird, Gillespie, Monk, et les débuts de Miles Davis. Après, il y a un peu, trop peu d'ailleurs, de Gerry Mulligan, d'Art Pepper et d'autres artisans de ce qu'on appelle le jazz West Coast, avant qu'on aborde le hard-bop d'un Horace Silver ou d'un Sonny Rollins ou les obsessions religieuses d'un John Coltrane ou... Bref, Burns a choisi de suivre cette ligne droite qui va de Louis Armstrong et de La Nouvelle-Orléans à Wynton Marsalis et à New York aujourd'hui. En deux mots, il a traité la chose jazz avec prudence.

Plusieurs lui reprochent de ne pas avoir mentionné ou fait allusion à toute l'avant-garde new-yorkaise d'aujourd'hui. C'est vrai que... En fait, le seul reproche que l'on peut formuler, c'est d'avoir laissé sur la touche ce mouvement cherchant à effectuer le pont entre l'Afrique et les States. Que Randy Weston, Julius Hemphill, David Murray, The Art Ensemble of Chicago, John Carter et autres obsédés de *Mama Africa* soient absents de la série est



Charlie Parker and The Metronome All Stars à New York, en 1949.

HERMAN LEONARD

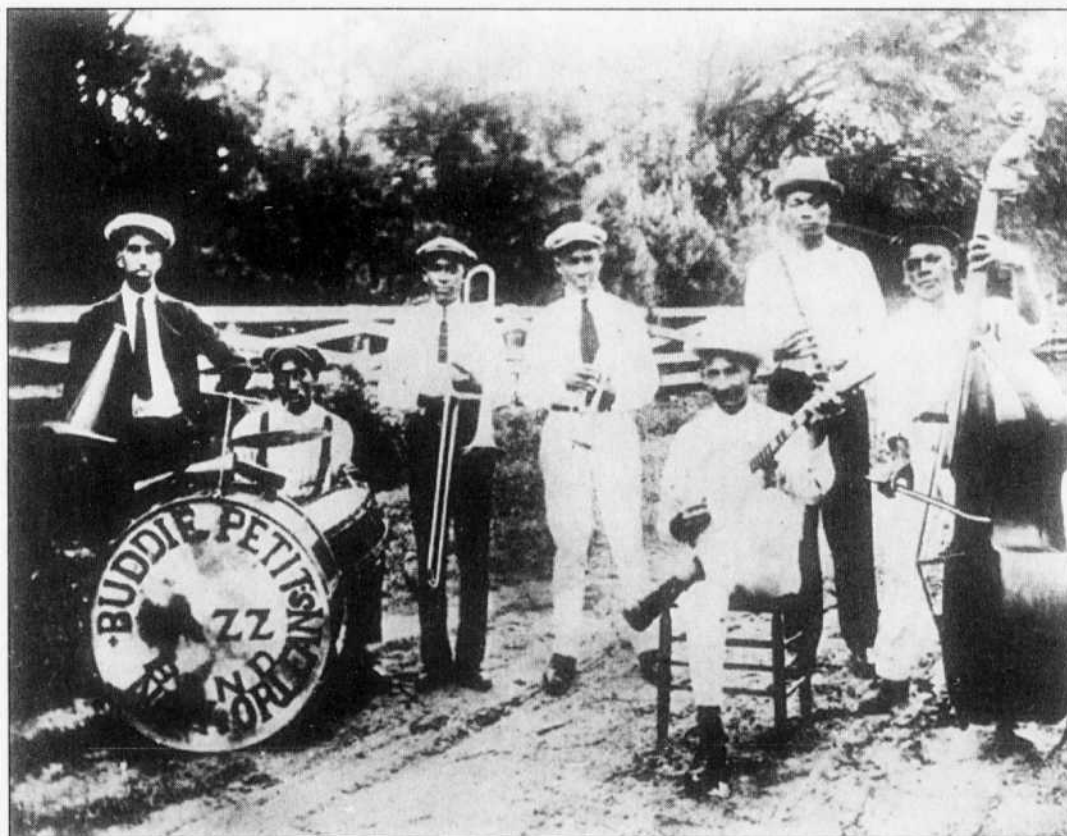
quelque peu étrange. Remarquez que cela le devient moins quand on sait que Marsalis déteste, par exemple, un David Murray et vice-versa. À la décharge de Burns, il faut bien admettre que l'exercice auquel il se livrait ne devait pas tourner à la lecture du bottin téléphonique des «jazzistes».

En fait, dans tout cela, l'essentiel est peut-être bien ceci: Burns a été le premier à défricher, sur

image s'entend, l'histoire d'une musique née à l'instant même où Dieu ordonna à Adam et Eve de faire leurs valises.

JAZZ

Une réalisation de Ken Burns. Le premier de cette série de dix épisodes sera diffusé le lundi 8 janvier à compter de 21h sur les ondes de PBS.



Le Buddie Petit's New Orleans Jazz Band, vers 1910

FRANK DRIGGS COLLECTION

Le nouveau texte de Daniel Danis arrive au Théâtre d'Aujourd'hui

avec
Marie-France Lambert
Dominique Quesnel
Normand D'Amour
Pierre Collin
Jean-François Pichette
Isabelle Roy
Catherine Bonneau
Patrick Hivon
Sébastien Rajotte

concepteurs
Claude Accolas
Angelo Barsetti
Alain Dauphinais
Marie-Pierre Fleury
Nicolas Rollin
François Vincent

COMPLÉT
10-11 janvier
2001

Le Langue-à-langue des chiens de roche

DU 10 JANVIER
AU 3 FÉVRIER 2001

de Daniel Danis
mise en scène de René Richard Cyr

une création du
Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis, Montréal
(métro Sherbrooke)
(514) 282-3900
www.theatreaujourd'hui.qc.ca



en coproduction avec
le Théâtre français du CNA
CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE

une collaboration de
Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts
Fonds de nouveaux milieux - Millennium Fund
LES ARTS du Maurier

LA CAVALCADE DES MOTS

OCTOBRE 1997 / MAI 2000

Le XI^e cahier du Nouveau Théâtre Expérimental est enfin arrivé. Dernier d'une série de onze réunis dans un album-coffret, ce cahier sera disponible à Espace Libre au 1945 Fullum à Montréal et dans les librairies suivantes :

Renaud-Bray
Hermès
Gallimard
Olivieri
L'Aperté
et au
Théâtre d'Aujourd'hui

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

UNE PUBLICATION DU
Nouveau Théâtre
Expérimental
TÉL (514) 521-4199
COURRIEL theatre@nte.qc.ca
SITE WEB www.nte.qc.ca

XI^e cahier : 10\$
Album-coffret : 55\$

LE DEVOIR

LES ARTS

THÉÂTRE

Le yeux-à-yeux du dire-dire

Toute jeune maman, Marie-France Lambert a trouvé le temps de jouer dans *Rien à voir avec les rossignols* de Tennessee Williams chez Duceppe, un des rares sommets de l'automne, mais aussi de répéter *Le Langue-à-langue des chiens de roche*, une des productions les plus attendues de la seconde tranche de la saison. La créature théâtrale arrive cette semaine au Théâtre d'Aujourd'hui. Le directeur René Richard Cyr rejoue l'accoucheur scénique de Daniel Danis. Mme Lambert incarne une maman, comme quoi tout se tient.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Faut-il vraiment encore parler de ses yeux?

Souvent les articles publiés sur elle commencent par une référence à leur bleu très pâle et froid, comparé tantôt au ciel, sinon à la mer, ou bien à la glace, plus brûlante que le feu. À cause de ce regard, un peu surhumain ou alors animal, même la photo en noir et blanc de l'affiche de son prochain spectacle a ce je-ne-sais-quoi d'étrange et d'hypnotique.

«J'ai les yeux de ma mère», confie Marie-France Lambert rencontrée deux jours avant Noël, dans un petit resto du Plateau. En fait, le sujet de ces yeux-là n'a pas été abordé de front pendant l'entrevue. Il a plutôt été beaucoup question de famille. Ou plutôt de bébé. Parce que la comédienne de 37 ans a accouché en juillet d'une petite fille, prénommée Aimée, avec tous les bouleversements personnels et professionnels que cela implique. «Quand on est une nouvelle mère, on a envie de ne parler que de ça», remarque la compagne du comédien Marc Bédard.

Par exemple des conditions de travail. Par exemple de la couverture sociale, pleine de trous. «J'ai eu la chance de pouvoir jouer enceinte dans *Les Enfants d'Irène*, en février 2000, à l'Espace G, poursuit la comédienne. Claude Poissant m'a écrit le rôle en respectant la contrainte physique. Mais c'est une situation exceptionnelle. Normalement, je n'aurais pas pu jouer avec ma grosse bedaine, comme ça arrive à toutes les autres comédiennes enceintes qui sont obligées de se retirer du circuit pour des mois.»

Les membres de l'Union des artistes bénéficient d'un congé parental de vingt-cinq semaines. Marie-France Lambert a recommencé à répéter en août, un mois après l'accouchement, le rôle qu'elle tenait chez Duceppe en novembre dans *Rien à voir*

avec les Rossignols, de l'avis de plusieurs critiques la meilleure production de l'automne à Montréal. «J'ai accepté l'offre un peu inconsciemment, surtout parce que j'avais envie de jouer avec Michel Dumont, un comédien formidable, un des plus grands du Québec. Je ne savais pas à quel point la séparation de ma fille allait me faire mal. Finalement, mon congé de maternité, je l'ai pris avant d'accoucher. Mais le plus étrange c'est que les collègues semblent s'imaginer que les comédiennes sont enceintes pendant des années. Pour une actrice-mère, il y a donc danger de se faire oublier, tout à coup.»

Quand même, le «beau milieu» demeure assez compréhensif, il peut par exemple accepter qu'une mère se pointe à une répétition ou une lecture avec un poupon à nourrir. «La vérité c'est que mon chum et moi on est dans une situation privilégiée. On est là le matin, tous les deux, avec notre fille. On se relaie pour aller travailler. Je ne pense pas que beaucoup de parents jouissent des mêmes avantages.» En fait, Aimée n'a pas eu à subir les répétitions du *Langue-à-langue des chiens de roche*.

La scène est sur une île

La pièce de Daniel Danis sera mise en scène par René Richard Cyr, au Théâtre d'Aujourd'hui qu'il dirige. La production pourrait permettre au lieu de création de redorer un peu sa réputation malmenée par plusieurs récents choix douteux, à commencer par *La Nostalgie du Paradis* de François Archambault, une des grandes déceptions de l'automne. Sur papier, *Le Langue-à-langue*... à tout ce qu'il faut pour alécher. La pièce a été traduite en allemand et jouée à la Schaubühne de Berlin en mars dernier. Son auteur est une des valeurs les plus sûres de la dramaturgie québécoise du moment, une voix unique, lyrique et cruelle, que Cyr maîtrise bien pour avoir créé avec un certain succès *Le Chant du Dire-Dire* à



Dominique Quesnel et Marie-France Lambert dans *Le langue-à-langue des chiens de roche* de Daniel Danis.

L'Espace Go, en 1998. Outre Mme Lambert, la distribution prometueuse comprend aussi Dominique Quesnel, Normand D'Amour, Pierre Collin, Jean-François Pichette, Isabelle Roy. Le peintre Jean-François Vincent a réalisé la scénographie.

Le Langue-à-langue se situe dans une île fictive au cœur du Saint-Laurent. On y croise Joëlle,

31 ans, sa fille Djoukie et leur chien Rex, Léo, ses deux jeunes fils et les deux cent quarante-six bêtes de leur chenil, Murielle, une échappée de la ville et quelques autres chimères théâtrales rêvées par les chiens de roche, peut-être. Et tous parlent évidemment cette langue-à-langue étrange de Denis. Ce qui donne par exemple ceci:

Joëlle — Pour être aimée, faudrait d'abord que tu sois aimable et que tu enlèves ton costume de colère.

Djoukie — Si tu m'aimais, au moins, ça m'aiderait à imaginer que l'amour existe!

Joëlle — Même si quelqu'un venait te déclarer son amour, ton cœur de nuit se mettrait à japper.

Djoukie — Comment on aime?

Avec quoi, maman?
Joëlle — Avec ce qu'on peut.

«C'est une tragédie»

Marie-France Lambert, qui aime Aimée, sera Joëlle. «Elle a une relation très dure avec sa fille, très dure. Et ça me bouleverse, peut-être plus que ça ne l'aurait fait avant, je veux dire avant Aimée.» La maternité transforme le corps et puis l'âme, évidemment. «J'ai ramolli de l'intérieur, dit encore la nouvelle maman. Je me sens plus sensible, plus émotive aussi. À la lecture de la pièce, j'ai été frappée par le côté primitif de cet univers de pulsions brutes, archaïques, très chargées sexuellement aussi. C'est une tragédie. Un jeu de guerre avec le verbe. Les mots sont des flèches. Les corps les donnent et les reçoivent. C'est très difficile à rendre, comme une tragédie classique en fait. Il ne faut pas psychologiser. Il faut épurer, plonger vers l'essentiel.»

Daniel Danis a participé à quelques lectures pour orienter un peu le boulot. René Richard Cyr a cassé le texte avec les finissants du Conservatoire d'art dramatique l'an dernier.

Elle-même a été initiée au théâtre par une troupe amateur, à Ville LaSalle. «J'ai joué Au retour des oies blanches de Marcel Dubé. J'avais 15 ou 16 ans et je me prenais un peu pour Louise Marleau quand je me suicidais, à la fin... Mais je ne m'imaginais pas qu'un jour je pourrais gagner ma vie comme ça, en jouant, comme Louise Marleau.» Elle a pris des cours privés avec «Mme Riddez», puis au cégep de Sainte-Hyacinthe. Si elle ne pratiquait pas ce métier, elle aimerait être interprète du langage des signes, comme son personnage du film à sketches *Cosmos*.

Mais si elle a joué à la scène plus de 100 fois dans *Les Muses orphelines* de Michel Marc Bouchard, elle n'était pas de la distribution de la récente adaptation cinématographique. Même les plus grandes comédiennes aux yeux de glace doivent se soumettre aux douloureux processus des auditions... Marie-France Lambert partage maintenant son temps entre la scène et les écrans, petits et grands. Et puis Aimée, évidemment...

LE LANGUE-À-LANGUE DES CHIENS DE ROCHE

Texte de Daniel Danis

Mise en scène

de René Richard Cyr
au Théâtre d'Aujourd'hui
du 10 janvier au 3 février

SOCIÉTÉ

Un pays en soi

Portraits de trois créateurs québécois qui ont choisi l'exil.

Le Québec, ils y sont nés. Mais ils n'y travaillent plus, depuis qu'ils ont choisi de créer à l'étranger. Les raisons de cette mise à distance? Les contraintes de leur médium, le goût de l'ailleurs, des raisons affectives: on ne fuit pas le Québec, on veut le regarder de loin. Portraits de trois créateurs québécois appartenant à trois générations différentes et qui ont choisi l'exil.

En Californie avec le cinéaste Yves Simoneau

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

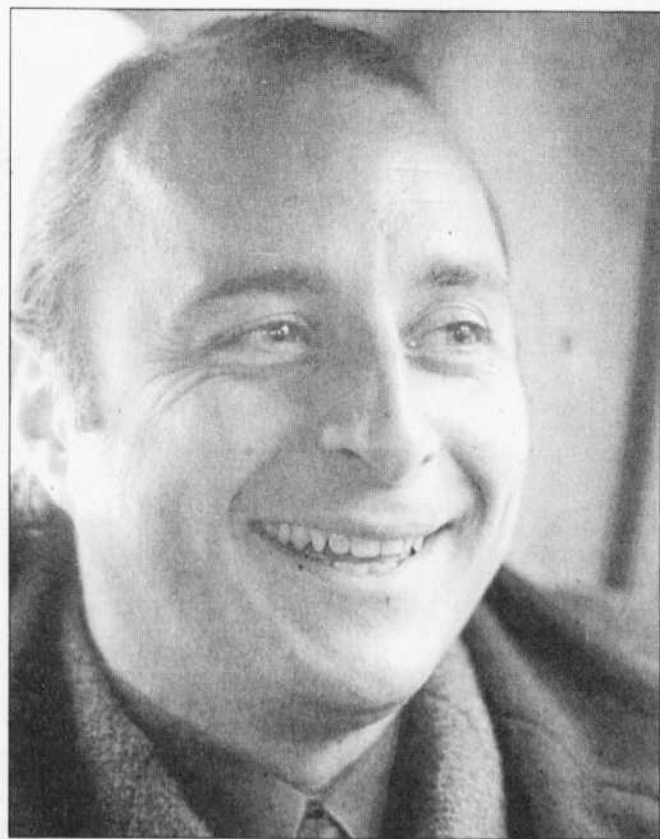
Il y a quelques années, Yves Simoneau annonçait 90 mots d'anglais. Aujourd'hui, il tourne comme un boulimique à Los Angeles, enchaînant depuis 1992 des films (*Mother's Boys*, *Free Money*) des séries: (*Dead Man's Walk*, *Nuremberg*) des téléfilms aussi, dirigeant au passage Marlon Brando, Charlie Sheen, Alec Baldwin, Diane Keaton, Gene Hackman.

Ça fait huit ans que le Québécois Yves Simoneau a effectué le grand saut sur la terre californienne de la bobine géante. Tout le monde disait au cinéaste de *Pouvoir intime* et des *Fous de Bassan*: «Los Angeles? T'es fou! Tu ne trouveras jamais de travail là-bas.» On lui avait tenu le même discours lorsqu'il avait déménagé de Québec à Montréal. Aujourd'hui, Yves Simoneau trouve qu'il en a trop, de travail, justement. Sa boulimie s'estompe tranquillement.

Du temps où il tournait au Québec, passer quatre ans à chercher du financement au Québec et trois à parler du film qu'il venait de faire plutôt qu'à en tourner six, il n'en pouvait plus, le cinéaste, d'où l'exil. «Quand mon appétit de tourner a été plus grand que mes possibilités de produire, j'ai mis les voiles. Le marché du Québec est restreint. Soit on vit

avec cette réalité, soit on déménage.» Sa motivation en Amérique: travailler, travailler, travailler. Il a mis de côté ses velléités de faire du cinéma d'auteur émergent de ses tripes pour accepter des œuvres de commande. On lui en propose. «Quand ils sentent que tu possèdes une vision intéressante du projet, ils te font travailler. C'est un contexte très limitatif, mais très productif, une manufacture passionnante et répugnante.»

À Hollywood, il se sent dans le ventre du dragon, pour paraphraser le titre d'un de ses films. Yves Simoneau parle de Los Angeles comme d'une jungle, d'une ville industrielle qui fabrique des films à l'instar d'une autre des pièces d'auto, mais où l'on gagne énormément de métier en roulant de plateau en plateau. Le Québec, c'était autre chose, bien entendu: peu de travail mais une liberté dont il a parfois la nostalgie. «On permet à nos cinéastes de faire des films personnels, en s'impliquant de A à Z.» Quand il regarde sa société de loin, il lui trouve une qualité de vie extraordinaire, une créativité, mais aussi des obsessions en forme de rengaines: le débat constitutionnel... «Quand j'ai quitté le Québec, les slogans, les nouvelles, les préoccupations étaient les mêmes, pourtant le profil multiculturel s'est accentué, à Montréal surtout. Faudrait peut-être changer de regard.»



À Hollywood, Yves Simoneau se sent dans le ventre du dragon, pour paraphraser le titre d'un de ses films.

Revenir au pays, il y songe parfois...

Ayant fait ses débuts à 17 ans dans la ville de Québec comme assistant-cameraman, le voici assis à 45 ans sur près de trente ans de métier. «Des gens prennent leur retraite avant ça», constate-t-il. Ça le fait réfléchir côté réorientations de carrière et de vie. Il a deux enfants. D'où le changement de point de vue. «Ça me dérange de les voir grandir à Los Angeles, au cœur de la société de consommation.» L'Asie? L'Europe? Il y jongle mais évoque plus souvent le retour au pays. D'ailleurs un scénario en fran-

çais, entre autres projets, traîne dans ses bagages. «Si je retraivais au Québec, j'essaierais d'utiliser mes expériences acquises dans les deux mondes: notre liberté de création alliée à tout ce que j'ai appris chez les Américains pour aller chercher un public. Quand j'étais petit, mes parents déménageaient tous les ans. J'en ai gardé l'impression d'habiter ma roulotte toujours en mouvement, ce qui ne m'empêche pas de rêver à une petite maison dans les Cantons de l'Est. On rembarque les petits et on redéménage, pourquoi pas?»

VOIR PAGE C 4: EXIL

LES ÉTERNELS PIGISTES

PRÉSENTENT



Le rire de la mer

9 JANVIER AU 3 FÉVRIER

Texte : Pierre-Michel Tremblay Mise en scène : Marie Charlebois
Avec : Christian Bégin, Marie Charlebois, Patrice Coquerneau,
Pier Paquette, Isabelle Vincent

Assistance à la mise en scène : Jeanne Laperle

Concepteurs : Lucie Bazzo - Stéphane Boucher

Pierre Desjardins - Monic Ferland

Isabelle Girouard - Gabriel Tsampalicos

LE DEVOIR LA LICORNE
4559, Papineau
INFO : (514) 523-2246
Une codiffusion du Théâtre de La Manufacture

LES ARTS

CINÉMA

De la plume à l'image

Le Goethe-Institut amorce le nouveau siècle avec une série d'adaptations littéraires qui ont marqué le précédent



Le Tambour, de Volker Schlöndorff

SOURCE GOETHE-INSTITUT



Yesterday Girl, l'un des films phares du nouveau cinéma allemand, qu'Alexander Kluge (La Patriote) a réalisé d'après sa propre nouvelle, en 1966.

SOURCE GOETHE-INSTITUT

MARTIN BILODEAU

Que la série d'adaptations littéraires que présente le Goethe-Institut jusqu'au 9 mars s'ouvre le jeudi 11 janvier avec *Le Tambour* tient à la fois de l'évidence et de la nécessité. Évidente parce que cette transposition par Volker Schlöndorff du roman de Gunter Grass passe, aux yeux des cinéphiles et des littéraires du monde entier, pour une rencontre fusionnelle inédite. Nécessité parce que *Le Tambour* marque, dans l'histoire du cinéma allemand, la fin d'un long purgatoire moral dont le nouveau cinéma allemand, avec Schlöndorff comme l'un de ses plus illustres fondateurs, a ébranlé les murs et indiqué les fausses portes de sortie.

Du reste, la série que l'on inaugurera jeudi et vendredi avec *Le Tambour* promet plusieurs découvertes puisque c'est sous le signe de la curiosité, artistique et historique, que travaille la programmatrice cinéma du Goethe, Kaisa Tikkanen. Ainsi, en tout premier lieu, l'accent sera mis sur les bandes d'essai de deux cinéastes allemands d'importance: Percy Adlon et Alexander Kluge.

Du premier, on nous propose *Céleste* (18 et 19 janvier), magnifique adaptation des mémoires, parus en 1952, de Céleste Albaret, qui fut la gouvernante de Marcel Proust pendant les huit dernières années de sa vie. Des années où celui-ci (Jürgen Arndt), alité, travaillait fébrilement à l'écriture d'*À la recherche du temps perdu* tandis qu'elle (campée par l'excellente Eva Mattes), assise à la cuisine, regardait le sien filer en attendant qu'il la sonne pour lui réclamer

son café ou lui demander d'aller livrer une lettre à quelque personnalité de la vieille aristocratie.

A ces correspondants, l'écrivain demandait un rendez-vous dans l'espoir de retrouver chez eux le parfum d'une peau, la musique d'une voix ou le souvenir d'une étoile, qu'il coulerait ensuite sur les feuillets épars qui, une fois rassemblés par Céleste, constitueraient son roman-fleuve. Adlon établit d'étonnantes parallèles entre ces deux existences que rien ne préparait à se croiser, y allant d'une approche intimiste et de beaux clairs-obscurs qui font se répondre les souvenirs et se fondre le passé et le présent.

Sous le titre *Yesterday Girl* (25 et 26 janvier) se cache *Anna G.*, l'un des films phares du nouveau cinéma allemand, qu'Alexander Kluge (*La Patriote*) a réalisé d'après sa propre nouvelle, en 1966, soit quatre ans après le *Vivre sa vie* de Godard, dont il assimile la réflexion à un contexte plus répressif, celui de l'Allemagne de la fin des années 50. Sa sœur Alexandra Kluge, qui rappelle d'ailleurs Anna Karina, y campe une jolie «Ossie», jeune et un brin impertinente, qui, débarquée à l'Ouest, butine de situation en situation, enchaînant menus larcins et liaisons sans lendemain, ses pas la conduisant invariablement dans les impasses. La liberté n'est pas un pays qu'on intègre, aussi Anita, femme, juive et enfant de la RDA, n'arrive pas à trouver le chemin qui y conduit; au mieux peut-elle en arracher des bribes aux hommes qui la séduisent.

Film austère et pourtant rempli d'ironie, assorti de coupes abruptes et d'un noir et blanc chaviré, *Yesterday Girl* porte les marques d'une



Céleste de Percy Adlon (18 et 19 janvier), magnifique adaptation des mémoires, parus en 1952, de Céleste Albaret, qui fut la gouvernante de Marcel Proust pendant les huit dernières années de sa vie.

SOURCE GOETHE-INSTITUT

Nouvelle Vague allemande et, avec elles, l'espoir d'une génération de cinéastes rêvant d'un cinéma à l'échelle humaine.

Du même Volker Schlöndorff, qui nous a donné *Le Tambour*, la série «Adaptations littéraires» prend fin, les 8 et 9 mars, avec la projection du remarquable *Les Désarrois de l'élève Törless*, tiré du roman éponyme de Robert Musil. On y retrouve un jeune Matthieu Carrière, élève d'un pensionnat austère où il fait l'apprentissage des codes, enjeux et hypocrisies de la vie en société. La mise en scène classique de Schlöndorff met en relief la dissidence subtile du texte de Musil, auquel le cinéaste s'est

montré d'une fidélité qui confine à l'obsession.

Parmi les autres cinéastes représentés au cours de la rétrospective — *Le Coup de grâce* (8 et 9 février), de Schlöndorff, d'après Marguerite Yourcenar, est aussi au programme —, on remarque trois autres grands noms du nouveau cinéma allemand: Werner Schroeter, Peter Handke et Werner Herzog. Du premier, le Goethe présentera *Malina* (1^{er} et 2 février), réalisé en 1990 et tiré du roman autobiographique d'Ingeborg Bachmann, tout comme, on s'en souviendra, l'adaptation qu'en a faite

VOIR PAGE C 5: IMAGE

EXIL

Pour Jacques Poulin, le pays de l'écrivain est intérieur

À Paris avec l'écrivain Jacques Poulin

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Jacques Poulin a déménagé en France pour l'amour d'une femme. Il y est installé, dans un appartement du XII^e arrondissement parisien, depuis plus de dix ans. Pourtant, lorsqu'on le joint au téléphone, on repère tout de suite son accent québécois. Et on le sent sourire lorsqu'on parle du pied de neige qui est tombé la veille sur Montréal et sur la ville de Québec.

Car l'écrivain n'a rien abandonné, malgré l'exil, de son identité québécoise. Son dernier roman, *Chat sauvage* (Leméac/Actes Sud, 1998), arpente les rues du Vieux-

Québec, et recèle d'allusions à Old Orchard Beach ou à Acapulco. Celui qu'il est en train d'écrire se passe encore aux deux tiers dans la ville de Québec, et le reste à Paris.

A tel point que Poulin communiquait récemment avec un habitant de la vieille ville pour obtenir des détails du menu du restaurant italien Café Europe, sis rue Sainte-Ange, où ses personnages se rencontrent pour manger.

«Je ne veux pas écrire de bêtises», dit-il, lui qui autrefois effectuait des voyages à Québec pour photographier mentalement les paysages de ses livres, mais qui ne peut plus le faire aussi souvent pour des raisons de santé. Car

pour lui, l'écriture romanesque doit répondre à certains impératifs de vraisemblance.

«C'est quelque part entre le vrai et le faux», dit-il. Lorsqu'il visite le Québec, il prend donc soin de noter les couleurs des toits, «très différentes de celles d'Europe», ou les détails d'un circuit d'autobus. Dans sa bibliothèque de Paris, il garde plusieurs ouvrages touristiques sur Québec qui donnent des détails sur la place d'Youville, par exemple.

Et lorsqu'il rêve de voyage, c'est encore l'Amérique qui s'impose dans la tête de l'écrivain. Il dit que s'il avait eu à choisir une ville pour les seules fins de l'écriture, c'est San Francisco qui l'aurait accueilli. Un personnage de *Chat sauvage* affirme d'ailleurs préférer San Francisco à Québec. Et Jacques Poulin admet que pour lui, ces deux villes se ressemblent. «Ma culture est plutôt américaine qu'europpéenne», reconnaît-il.

À Paris, il sort peu. Participe peu à la vie littéraire française. Il déplore que les Français ne connaissent pas la littérature québécoise, et s'approvisionne en ce domaine à la librairie du Québec à Paris.

Prendre la nationalité française? «Quelle drôle d'idée! répond-il. Je ne suis pas particulièrement attaché à la France ni aux Français.»

Et du Québec, il admet avoir gardé la nostalgie.

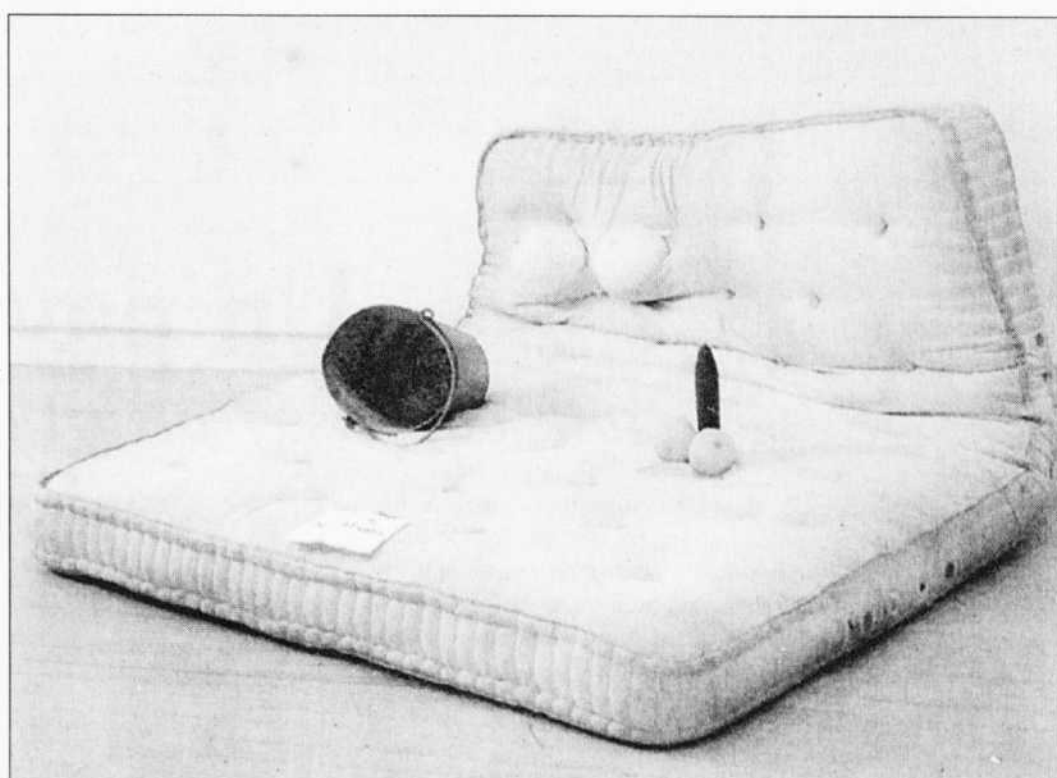
«Le Québec, c'est mon pays, lance-t-il. Oui, je suis nostalgique. J'ai plein de souvenirs qui me tournent dans la tête comme de vieilles chansons.»

Mais pour lui, le pays de l'écrivain est intérieur. Ce dernier réinvente constamment l'enfance sous différentes formes. Ce sont de «vieilles, vieilles histoires qu'on transpose et qu'on modernise», dit-il. Pourtant, il n'a pas renoncé à rentrer un jour au pays. Le Québec qu'il a connu dans sa jeunesse a changé, dit-il, il est devenu multiculturel.

Et s'il venait à rentrer, c'est assurément la vieille ville de Québec qui aurait sa préférence, même s'il regrette qu'elle soit désormais prise d'assaut par les touristes, et qu'il soit désormais difficile d'y louer des appartements toute l'année.

En attendant, c'est à travers les mots des auteurs américains et québécois qu'il voyage. Il admet un intérêt pour Jim Harrison, a récemment lu et relu des nouvelles d'Hemingway, mais lit aussi du Louis Hamelin, du Christian Mistral, du Réjean Ducharme et du Pauline Harvey.

«Pour nourrir le pays intérieur.»

Dominique Vézina a été très impressionnée par l'exposition *Sensation* qui a fait scandale à New York.

SOURCE ROYAL ACADEMY OF ARTS OF LONDON

À Londres avec l'artiste Dominique Vézina

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

D'abord le portrait, celui-là orthodoxe. Dominique Vézina détient une maîtrise du Royal College of Art de Londres. Dans cette ville de huit millions d'habitants, elle est justement domiciliée depuis trois ans. Son travail a été diffusé en Hollande, en France, en Irlande, au Mexique et aux États-Unis. Dernièrement, elle a reçu le prix de la meilleure vidéo lors du dernier Rendez-vous du cinéma québécois pour sa bande *Dominique et Louise*, en 1999. En décembre, la galerie Clark accueillait Vézina pour sa première exposition solo dans sa ville natale, avec ses *Petits Signes de désespoirs*. Voilà le topo.

Dans le discours que Vézina tient sur le Québec, point de désespoir, mais une lucidité tranquille. «J'ai quitté le Québec il y a plus de six ans. J'ai commencé mon baccalauréat à 27 ans et je me sentais un peu à part, et en retard par rapport aux autres étudiants de l'UQAM.» Direction beaux-arts d'Aix-en-Provence, «j'avais l'impression qu'en partant vivre en France, je rattraperais le temps perdu. Je me doutais aussi que ce qui se passait en France en arts

visuels me ressemblerait plus, qu'il y avait plus de «challenge», plus à voir», dit celle qui ajoute qu'elle n'a pas été déçue. «À l'époque, Montréal m'étouffait.» Vézina révèle qu'elle avait comme rêve d'adolescente de vivre en Europe.

Après un an à Marseille, à se frotter aux commentaires «très critiques» du groupe d'artistes avec lequel elle travaillait, Vézina «est ensuite partie pour l'Angleterre pour des raisons professionnelles. Je voulais faire ma maîtrise là où ça se passait. Londres était définitivement la place! C'était beaucoup plus vivant que la France. J'étais très impressionnée, à l'époque, par le nouveau Brit Art». Celui connu par le biais de l'exposition qui devait faire scandale, à New York, *Sensation*.

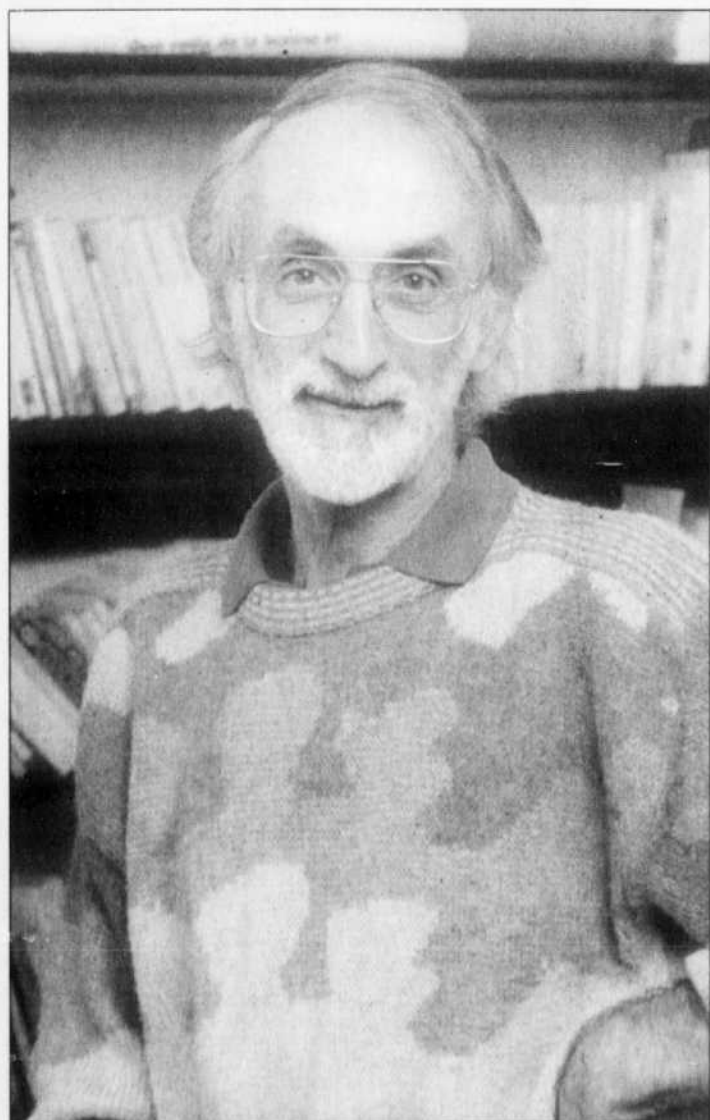
«Sensation a aussi été très populaire ici, il y a plus de trois ans. Mais elle n'a pas choqué le public autant qu'à New York. Après l'impact de l'expo et ce mouvement artistique du début des années 90, c'est un peu calme! Ces artistes sont toujours très médiatisés, surtout Damien Hirst, le grand favori, mais le milieu artistique a maintenant envie de voir autre chose!»

«Je suis partie du Québec par envie de changer, de recommencer à

zéro. Pas parce que j'étais déçue de ma ville ou de mon pays, mais parce qu'il fallait que je change. Londres est fantastique. Je me retrouve encore la bouche grande ouverte après trois ans ici. Je n'ai toujours pas fait le tour de cette ville. Je découvre tous les jours. J'ai le statut d'étrangère ici, et j'aime ça. On se sent chez soi en tant qu'étrangère à Londres. Ça veut dire que je suis toujours en état de visiteur. C'est aussi vrai maintenant pour Montréal: je suis étrangère là aussi!»

Pour un artiste, la ville est idéale, dit Vézina. Les musées, les galeries alternatives ou commerciales sont abondantes et le milieu «superactif». «Les expositions importantes, les films expérimentaux, et autres événements sont toujours à ma portée. Montréal ne sera jamais à ce niveau. C'est incomparable. Peut-être que parfois la comparaison est inévitable et c'est à ce moment qu'on se retrouve déçue. J'arrive assez vite à sortir de ce mode de pensée. Je n'ai pas envie de voir Montréal ou le Québec sous un angle négatif.»

Le départ de Vézina n'est pas celui de l'exil. «Je ne me sens pas coupée de ma patrie. Ma famille ou amis me manquent parfois, mais pas ma patrie. Je suis par contre parfois envieuse de la qualité de vie du Québec. Après avoir habité la France et maintenant l'Angleterre, je constate à quel point la vie est facile et agréable à Montréal. C'est tellement cher, c'est peu pollué, et c'est beaucoup plus facile de se faire des amis.»



Jacques Poulin n'a rien abandonné, malgré l'exil, de son identité québécoise.

MARC-ANDRÉ GRENIER

LES ARTS

CINÉMA

Le lieu du bien et du mal

TRAFFIC (TRAFIC)

De Steven Soderbergh. Avec Michael Douglas, Don Cheadle, Benicio Del Toro, Dennis Quaid, Catherine Zeta-Jones. Scénario: Stephen Gaghan. Image: Peter Andrews. Montage: Stephen Mirrione. Musique: Cliff Martinez. États-Unis, 2000, 147 minutes.

MARTIN BILODEAU

Une année 2000 prospère, et particulièrement éclatante,

s'achève pour Steven Soderbergh. Palme d'or à 26 ans pour *Sex, Lies and Videotape*, son premier film, Soderbergh a longtemps, par la suite, erré dans la fosse du doute et de l'expérimentation (de *Kafka à Gray's Anatomy*), avec un succès inégal. Or, plus récemment, le «whiz-kid» échevelé s'est trouvé, avec *Out of Sight* et *The Limey*, une véritable personnalité d'auteur, et a gagné, dans la cour d'*Erin Brockovich*, l'affection du grand public qu'il désespérait de

rencontrer. C'est donc un Soderbergh rempli d'ambition, et en pleine possession de ses moyens, qui nous arrive avec *Traffic*, son dixième long métrage, dans lequel il arrive à un système narratif extrêmement complexe, tissage de réseaux et d'échos, une réflexion plurielle sur le monde de la drogue.

Une réflexion à trajectoire circulaire, puisqu'elle s'amorce à Washington avec l'affectation d'un candidat de la Cour suprême (Michael Douglas) au dossier de la lutte contre la drogue, et prend fin dans la maison cosue de ce dernier, à Cincinnati où, à son insu, sa fille (Erika Christensen) se défonce à qui mieux mieux. Entre l'un et l'autre, une chaîne d'apôtres de la came et d'officiers de la loi se livrent une lutte féroce, l'effet d'enchaînement étonnant nombre de destins et d'illusions. Parmi ceux-ci: un agent de police mexicain (excellent Benicio Del Toro) qu'un général de l'armée manipulera pour qu'il serve ses intérêts; son homologue américain (Don Cheadle) qui, dans l'ombre du FBI, infiltre et démantèle un réseau de trafiquants dirigé par un lord jusque-là anonyme (Steven Bauer); enfin, l'épouse de celui-ci (étonnante Catherine Zeta-Jones), qui, jusqu'à ce que son mari ne soit traduit devant les tribunaux, ne se doutait pas que son existence de sultane reposait sur le trafic de la poudre blanche.

Portrait en creux

De toute évidence, *Traffic* ne prétend pas reproduire, pour notre bénéfice, la trajectoire physique empruntée par le kilo de cocaïne depuis le champ de la vallée des Andes jusqu'au nez de la bourgeoise. Le film de Soderbergh dessine plutôt un portrait en creux des acteurs de ce trafic, et des faux serments que ceux-ci, des deux côtés de la barrière, prononcent en son nom. Le scénariste a trouvé les bons points d'ancrage, entre la maison privée et la Maison-Blanche, les personnages-phares et les personnages-boussoles, qui se suivent et s'entrecroisent à la manière d'un *Magnolia* délibérément déglingué, pour nous com-



Dans son dernier film, Soderbergh propose un traitement visuel qui tranche sur les images connues.

muniquer l'essentiel de l'expérience humaine qui se terre derrière les enjeux d'un commerce sauvage et déshumanisant, qu'on suit d'ordinaire à travers la lentille floue et complaisante des médias.

Aussi Soderbergh propose-t-il un traitement visuel qui tranche sur les images connues. Ses images aux couleurs saturées semblent brûlées par le soleil du Mexique et de la Californie, à la frontière desquels le cinéaste a planté sa caméra, comme l'a fait avant lui Orson Welles avec son remarquable *Touch of Evil* — auquel *Traffic* ressemble à plus d'un égard. La musique, également, est affaire de frontières moquées, la mélodie et les effets sonores se rejoignant en un lieu où, comme le bien et le mal que *Traffic* n'ose départager, elles se fondent dans une osmose impuissante.

Certes, ça et là, quelques in-

trouvenances, physiques (les joues trop roses et trop rondes de l'adolescente camée) et psychologiques (la volte-face de l'épouse innocente du dealer traduit en justice) humidifient la mèche du pétard, tout comme l'énoncé final auquel le film, et son principal héros (très convaincant Michael Douglas)

se rangent, à savoir que la drogue, comme la cigarette, doit être combattue à l'échelle des individus qui la consomment, pas à celle de ceux qui la fabriquent et la distribuent.

Appliqué au cinéma hollywoodien, semblable remède annoncerait sans doute le début de la fin.



Catherine Zeta-Jones dans le film de Steven Soderbergh, *Traffic*.

IMAGE

SUITE DE LA PAGE C 4

Brigitte Haenjens à Montréal, au théâtre, l'automne dernier. Ce mélo désentimentalisé met lui aussi en vedette Matthieu Carrière, en amant, cette fois, d'Isabelle Huppert, qui partage son temps entre lui et un Hongrois (Peter Kern).

Comme son confrère Alexander Kluge, Peter Handke a porté à l'écran son propre roman, *La Femme gauchère* (15 et 16 février), qui, comme *Yesterday Girl*, remet en question la notion de liberté et d'identité, ici d'une épouse (Edith Clever) qui, sans raison apparente, demande le divorce à son mari (Bruno Ganz).

Si vous avez été mis en appétit par *Mon meilleur ennemi*, l'excellent documentaire de Werner Herzog a réalisé sur son «ami» Klaus Kinski, *Woyzeck* (22 et 23 février) assouvir en partie votre curiosité. Réalisé en 1979 d'après un extrait de la pièce de Georg Büchner, on y fait la connaissance d'un Kinski extraordinaire en soldat qui sombre dans la folie meurtrière en apprenant que la fille-mère pour qui il se dévoue a pris un amant.

Enfin, *Not Reconciled*, de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, d'après le roman d'Heinrich Böll, complète le cycle. A noter: chaque film est présenté au Goethe-Institut, avec deux séances par film, soit le jeudi à 20h et le vendredi à 18h30. Renseignements: (514) 499-1059, ou encore www.goethe.de/uk/mon.



Peter Handke a porté à l'écran son propre roman, *La Femme gauchère* (15 et 16 février), qui, comme *Yesterday Girl*, remet en question la notion de liberté et d'identité, ici d'une épouse (Edith Clever) qui, sans raison apparente, demande le divorce à son mari (Bruno Ganz).

DE LA PURE MAGIE

COMME VOUS N'EN AVEZ JAMAIS VUE !

MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE
LOS ANGELES FILM CRITICS ASSOCIATION

3 NOMINATIONS AUX
GOLDEN GLOBES
MEILLEUR FILM ÉTRANGER

«UN RUSH QU'ON RESSENT PLUS
SOUVENT AU CIRQUE DU SOLEIL...»
Eva Fouad, VOIR

«UN MÉLANGE DE JAMES BOND,
DE PETER PAN ET DE ZORRO.»
Valérie Létour, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN, SRC

«FANTASTIQUE... SUBTIL
PASSIONNANT. ÉMOUVANT.
DU GRAND ART.»
Claude Deschênes, MONTRÉAL, LE SOIR, SRC

★★★★★
Dennis Mott, JOURNAL DE QUÉBEC

★★★★★
Mikael Koppé, HEUR

★★★★★
Cinema Film, FIL

«CAGNANT»
PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL DES FILMS
DE TORONTO

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

«FAMOUS PLAYERS»
STARS

LE FILM NO 1 AU CANADA

«Unique, grisant et inoubliable. Robert Zemeckis réussit parfaitement à vous faire vivre chaque minute comme si vous y étiez. Un film d'inspiration de grand talent à l'impact énorme qui remue autant qu'un train à grande vitesse. Une interprétation titanessque de Tom Hanks.»
Rex Reed, NEW YORK OBSERVER

«Un des films les plus inoubliables que vous verrez.»
Jeff Craig, SIXTY SECOND PREVIEW

«Un des meilleurs films de l'année. Tom Hanks et le réalisateur Robert Zemeckis vous entraînent dans un domaine cinématographique inexploré pour une aventure sensationnelle que vous n'oublierez pas de sitôt.»
George Pennington, KABC-TV

«Bravo !»

EBERT & ROEPER
AND THE MOVIES

«Tom Hanks est superbe...
du cinéma de première
classe à tous points de vue !»
Leonard Maltin, PLAYBOY

«Un récit hypnotisant.»
David Denby,
THE NEW YORKER

«Vous sortirez du cinéma
remplis d'admiration.»
Joel Siegel,
GOOD MORNING AMERICA

TOM HANKS

SEUL
AU MONDE

TWENTIETH CENTURY FOX et DREAMWORKS PICTURES PRÉSENTENT IMAGEMOVERS/PLAYTONE UN FILM DE ROBERT ZEMECKIS TOM HANKS HELEN HUNT «SEUL AU MONDE» NICK SEARBY «PRODIGE» ALAN SILVESTRI «PRODIGE» JAVIERA JENKINSON «PRODIGE» ARTHUR SCHMIDT «PRODIGE» ROCK CARTER «PRODIGE» DON BURGESS «PRODIGE» JAVIERA JENKINSON «PRODIGE» STEVE STARKER «PRODIGE» TOM HANKS ROBERT ZEMECKIS JACK RAPKE «PRODIGE» WILLIAM BROYLES JR. «PRODIGE» ROBERT ZEMECKIS «PRODIGE» WILLIAM BROYLES JR.

CINÉPLEX ODEON	MONTRÉAL	LASALLE (Place)	LANGELIER 6
QUARTIER LATIN	QUARTIER LATIN	QUARTIER LATIN	QUARTIER LATIN
MÉGA-PLEX GUZZO	MÉGA-PLEX GUZZO	MÉGA-PLEX GUZZO	MÉGA-PLEX GUZZO
TASCHEREAU 18	JACQUES CARTIER 14	PONT-VIAU 16	LAVAL (Carrefour)
ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	CHATEAUGUAY ENCORE	CARREFOUR DORION
PLAZA DELSON	BOUCHERVILLE	TERREBONNE 8	STE-THERÈSE 8
GALLERIE ST-ANICETTE	ST-JEAN	PLAZA REPENTIGNY	ST-JÉRÔME
ST-HYACINTHE	ST-BASILE	STE-ADELE	VALLEYFIELD
LAISSEZ-PASSER	ST-BASILE	STE-ADELE	VALLEYFIELD
REFUSÉS	ST-BASILE	STE-ADELE	VALLEYFIELD
FAMOUS PLAYERS	MONTRÉAL	CENTRE EATON	COLISEE KIRKLAND
PARAMOUNT	MONTRÉAL	CENTRE EATON	COLISEE KIRKLAND
MÉGA-PLEX GUZZO	SPHERETECH 14	LASALLE (Place)	CÔTE-DES-NEIGES
TASCHEREAU 18	SPHERETECH 14	LASALLE (Place)	CÔTE-DES-NEIGES
CINÉPLEX ODEON	POINTE-CLAIRE	LACORDAIRE 11	VERSAILLES
CAVENDISH (Mall)	POINTE-CLAIRE	LACORDAIRE 11	VERSAILLES
FAMOUS PLAYERS	PONT-VIAU 16	ST-EUSTACHE	STE-ADELE
COLOSSUS LAVAL	PONT-VIAU 16	ST-EUSTACHE	STE-ADELE
À L'AFFICHE!	SON DIGITAL	CHATEAUGUAY	CHATEAUGUAY

ASHTON KUTCHER SEANN WILLIAM SCOTT

DUDE
Where's my Car?

(VERSION ORIGINALE ANGLAISE)

APRÈS UNE NUIT DONT IL NE SEUVIENT RIEN SOUVENIR, ARRIVE UN JOUR OÙ IL DOIT SE SOUVENIR JAMAIS.

À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LA PAGE HOAIRE CINÉMA DU JOURNAL

GAGNANT NOMINATIONS AUX GOLDEN GLOBE

MEILLEUR ACTEUR: Geoffrey Rush

MEILLEUR SCÉNARIO: Doug Wright

GAGNANT MEILLEUR FILM

National Board of Review

La Plume et Le Sang

version française de

Quills

À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES HOAIRE DES CINÉMAS

Chronique
Video

Tous les samedis dans

L'Agenda

«Charmant... humour et
sensibilité... laisse dans son
sillage une fine nostalgie!»
- Odile Tremblay, LE DEVOIR

★★★
PURIFIANT!

- Luc Perreault, LA PRESSE

«Tendre... une fable
actuelle sympathique.»
- Denis côté, ICI

SHOWER

Un film de Zhang Yang

SONY PICTURES CLASSICS

V. O. avec sous-titres français

À L'AFFICHE!

15h00 - 17h00 -
19h15 - 21h00

www.sonyclassics.com/shower

CHOW YUN FAT
MICHELLE YEOH

Tigre & Dragon

UN FILM DE ANG LEE

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON

QUARTIER LATIN

BROSSARD

MÉGA-PLEX GUZZO

TASCHEREAU 18

LAVAL (Carrefour)

V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

eXcentris

3831, boul. St-Laurent
Brossard (514) 847-2298

V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

FAMOUS PLAYERS

PARAMOUNT

COLOSSUS LAVAL

Famille, je vous aime

Le couple St-Louis-Dubois a au moins six enfants. Au moins parce qu'on arrive mal à tenir le compte. Deux enfants légitimes, plus un orphelin zairois adopté officiellement, plus une adolescente en famille d'accueil, plus une nièce qui vit maintenant à temps plein avec le couple, plus un petit voisin qui vit en permanence dans la maison.

Cette improbable famille vit dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal, quartier apparenté à la misère et à la pauvreté selon une image répandue. Mais leur vie n'a rien à voir avec la misère et la pauvreté. Elle s'apparente plutôt à la débrouillardise et à la survie joyeuse autour d'un petit commerce restaurant-cordonnerie.

Avec tous les voisins et les serveuses du restaurant, le groupe forme une véritable tribu, qui se tient les coudes, s'affronte, s'engueule, se réconcilie, une atmosphère anarchique cimentée par une immense tendresse.

Cette «tribu» prendra forme jeudi soir sur les ondes de Radio-Canada à travers le téléroman *Fred-Dy*, écrit par Normand Canac-Marquis assisté d'un groupe de cinq scénaristes, dont l'écrivain Jean-Marc Dalpé.

Deux autres nouveaux téléromans prendront également l'affiche cette semaine à Radio-Canada, soit *La Vie la vie* et *Mon meilleur ennemi*, tous deux lundi soir.

La Vie la vie, un téléroman écrit par l'écrivain Stéphane Bourguignon, raconte sous le mode de



Paul
Cauchon

Friends ou de *Thirtysomething* l'histoire de cinq amis pour qui l'amitié semble être la véritable famille. Dans *Mon meilleur ennemi*, trois amis d'adolescence ont poursuivi leur amitié jusqu'à la mi-trentaine, pour combler l'éclatement de leurs propres familles ou la difficulté, chez cette génération «post-baby-boomer», de constituer une famille adulte stable. L'héroïne, par exemple, hésite à s'engager plus avant avec son conjoint, s'interroge sur son désir d'avoir un enfant et revit une passion adolescente.

Ce sont des œuvres très différentes mais elles semblent toutes traversées par une même préoccupation: comment maintenir un noyau identitaire.

Traditionnellement, ce noyau identitaire était la famille, bien sûr, et la famille a été au cœur des thématiques télévisuelles dès *La Famille Plouffe*, le premier téléroman québécois, qui agit maintenant comme mythe fondateur des quarante années suivantes en

télévision. Quarante années à explorer la vie de famille sous tous ses angles, une vie de famille traversée par tous les courants sociaux possibles, jusqu'à *La Petite Vie*, ultime parodie où les relations familiales ont été grossies et dynamisées jusqu'au délire.

On pouvait croire qu'il ne restait plus grand-chose de la famille télévisuelle après le massacre opéré par *La Petite Vie*. Mais on n'en aura jamais fini avec la famille parce que sa présence tout comme son absence sont au cœur de nos identités.

Cet automne, Radio-Canada avait mis à l'affiche un nouveau téléroman, *Le Monde de Charlotte*, présenté carrément comme étant la vision 2000 de la famille. Une famille où les enfants s'interrogent sur leurs valeurs avec une franchise qui aurait fait s'évanouir nos mères (dans un des épisodes de cet automne, la petite Charlotte, huit ans, présentait en classe un exposé sur la masturbation!).

L'identité familiale

On ne connaît pas encore le contenu des nouveaux téléromans de TVA, qui prendront l'affiche plus tard en janvier, mais en ce qui concerne les trois nouvelles œuvres radio-canadiennes de cette semaine, elles posent toutes la question de l'identité familiale à des degrés divers.

Le chercheur pourrait toujours tenter d'y lire au fil des prochaines semaines les tendances sociologiques actuelles: fécondité en chute chez les Québécois,

grossesses tardives, augmentation du double du nombre de conjoints de fait en dix ans, augmentation du nombre des familles monoparentales, mariages se terminant en divorces dans la moitié des cas, nouveaux problèmes relationnels posés par les familles reconstituées.

Et ces coups de boutoir à la famille traditionnelle ne sont rien par rapport à ce qui s'en vient dans les prochaines années: augmentation du nombre d'enfants inséminés, augmentation du nombre de couples du même sexe, sans parler des scénarios à la Céline Dion où l'on peut congeler un jumeau et le faire réapparaître quelques années plus tard!

Il est encore très tôt pour prédire le succès ou l'échec d'un téléroman, mais à la lumière du sujet qui nous intéresse aujourd'hui, celui de l'identité familiale, le cas de *Fred-Dy* risque d'être particulièrement intéressant. Autour d'un couple de base formé d'un Québécois de souche classique et d'une Québécoise d'origine amérindienne se greffe une véritable tribu formant un noyau non pas basé sur l'origine biologique ou la similarité ethnique mais plutôt sur les liens d'affection et de solidarité. Une famille totalement nouvelle qui veut rendre compte du Québec d'aujourd'hui, multiculturel et aux valeurs constamment remises en question... mais une famille quand même parce que, qu'on le veuille ou non, elle est nécessaire à l'équilibre personnel.

pcauchon@ledevoir.com

MUSIQUE

Entre le conte et l'histoire

FRANÇOIS
TOUSIGNANT

Il est des livres dangereux. Ceux qu'on écrit par amour ou amitié par exemple, laissant tout sens critique au vestiaire. Le Québec d'aujourd'hui se cherche des idoles, se les refait depuis son passé. Ainsi en est-il du cas Richard Verreau et de l'ouvrage «biographique» que lui consacre Louis Thériault.

On connaît l'histoire du p'tit gars de Shawinigan comme du p'tit gars de Baie-Comeau. Cette fois, c'est au tour du p'tit gars de Château-Richer. Rien moins «un des plus grands ténors» du XX^e siècle. Eh là, c'est vite dit.

Aucune perspective donc dans cet ouvrage qui se veut un portrait simple et sans prétention d'un homme simple et bon, doué d'une voix d'or, qui fit une brève et brillante carrière en certains lieux et qu'un malencontreux revers du sort a condamné à l'oubli. Le projet sent un peu la résurrection, c'est dommage. Le sujet vaut mieux.

Non pas qu'on ait affaire à un artiste de la trempe des Jobin, Simoneau ou Vickers (vous voyez, je ne me tiens pas dans une parcelle de la seule lignée des ténors *made in Canada*). Ce qui ressort le plus de ce livre, c'est la narration d'une vie ordinaire d'un homme



Richard Verreau
Changer plus beau

me qui a su à la fois tout faire pour faire briller ses dons, descendre aux enfers et en ressortir grandi par sa seule humilité.

C'est donc d'un ana d'anecdotes archi connues, d'extraits d'album de photos de famille qu'il faut parler plutôt que d'un ouvrage sérieux et documenté. L'esprit critique, je le disais plus haut, est absent de bout en bout dans ce qui pourrait faire un dossier de béatification mal préparé au réquisitoire de l'avocat du diable.

Dans le fond, comme cette lecture ne se veut guère plus que populiste (sans connotation péjorative), elle ne sort guère le personnage réel de l'image de son enregistrement du *Minuit, chrétiens...*

et des coupures de presse de l'étranger alors qu'il connaissait un succès aussi certain dans un répertoire aussi limité que sa carrière fut brève.

Cette plaquette pose, en filigrane, bien des questions judicieuses. En dépit de son timbre exceptionnel, Richard Verreau aurait-il pu devenir un des grands ténors du siècle dernier? A-t-il marqué qui que ce soit de quelque façon que ce soit? Quel fut réellement l'impact de son art en dehors de sa fierté de pousser des contre-ut puissants?

Là-dessus, une étude musicologique, à tout le moins une biographie critique, s'impose après une plaquette de cette sorte. Il est de grands artistes qui furent des êtres exécrables comme il fut des hommes bons qui ne purent complètement accomplir les renoncements qu'impose la discipline. Où se situe Verreau dans ces lignées et jusqu'où faut-il parler de malchance? On sent l'homme aussi sympathique qu'adorable. Le legs discographique impressionne par instants, déçoit par d'autres. Ce qui laisse la question de la constance grande ouverte, de la réalité «objective» encore à découvrir.

Un autre Richard, Wagner celui-là, a dicté *Ma vie* à son épouse, et tous vous diront le fatras de détours faits par l'auteur pour enjoliver (quel euphémisme!) la «chose». On a un peu cette impression ici, alors qu'un peu de détachement aurait fait du bien.

En complément, c'est ici que le travail archivistique devient intéressant, un disque contenant trois extraits d'opéras de Verdi. Il s'agit d'une audition faite par Verreau devant Toscanini avec Wilfrid Pelletier au piano en 1954. Inédits à ce jour! Pour les maniaques, cela vaut le détour, quoiqu'il ne faille rien attendre de miracle technique dans la restitution sonore. Cela ajoute un pan à une belle légende qui ne sera peut-être, après tout qui sait? qu'un fragment d'histoire d'une comète dont la queue jamais ne s'illuminera pleinement. En tout cas, un sujet à approfondir mieux que dans cette ambiance (auto)congratatoire qui veut faire consensus en usant même d'une préface du premier ministre du Québec. Tout est question de perspective et, comme je le disais en préambule, le Québec se cherche des héros...

RICHARD VERREAU - CHANTER PLUS BEAU

Louis Thériault
Préface de Lucien Bouchard
Éditions Lescop
Montréal, 2000, 175 pages plus
un disque compact



Richard verreau et Claire Gagnier dans *La Bohème*, en 1954.

SOURCE ÉDITION LESCOPI

ROCK ALTERNATIF



Obliveon magane Goldorak comme jamais un Golgoth n'aura réussi à le faire, mais lui donne de nouveaux pouvoirs.

Sonnez les matines

Goldorak version death metal, ça vous dit?

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Fallait y penser. Faire un album compilation avec des tonnes que personne, compte tenu en fait d'une certaine génération, ne pouvait oublier, à moins d'être frappé d'amnésie. Des souvenirs inoubliables se retrouvent sur *Flashback*, la compilation lancée samedi dernier, aux Fousfous Électriques, par la petite étiquette montréalaise Del Toro. Des moments de pur plaisir, de mélodies ineffaçables, de douce nostalgie et aussi de notes bien frappées.

Des *bands* locaux ont retapé de vieux succès de télévision et de jeux qui ont marqué l'enfance d'une foule de téléboutechoux: Subb, Arseniq33, Vulgar Deli, Vövod, June, auxquels se joignent The Planet Smashers, Redcore, Raid, Ghoulunatics, Kaleidoskopik View, les as du ska montréalais que sont Kingpins, les métales d'Obliveon, Overbass et Collectivo, un collectif réunissant des membres de groupes de la scène locale, ont repris notamment *The Flintstones*, *Bobino*, *Capitaine Flam*, son ami *Captain Scarlett*, *Lucky Luke* et *Inspecteur Gadget*. Non, calmez-vous, *Démétan* n'y figure pas.

Flashback réunit des groupes de l'underground montréalais. Chacun s'est choisi une petite chansonnette enfouie loin dans l'inconscient collectif, pour la remodeler selon sa recette. L'atmosphère de l'album est à la fête; visiblement, chacun s'est senti inspiré par sa contribution. Il fallait y penser, et ce sont les gens d'Overbass qui l'ont fait, Joël Tremblay et Shantal Arroyo en tête. «C'est moi et Joël qui avons eu l'idée de la compilation Noël dans la rue la première fois, rappelle Shantal. Joël et moi on tripe ben gros sur des compilations de ce genre. Quand

on prend des groupes professionnels et semi-professionnels pour jouer des tonnes qui sont déjà des hits et les réadapter à leur manière de les jouer, c'est toujours intéressant de voir ce qui en sort. S'il y a quelque chose qui nous a marqué quand on était ti-cul, ce sont les chansons des émissions de télé.» Sur la compil, Overbass joue *Les Cités d'or*: «J'écoute encore les émissions.»

Grâce à Napster, le *band* s'est brûlé des CD avec des tonnes de films et d'émissions de télé. «On arrive de tournée en Gaspésie et au Nouveau-Brunswick, on écoute ça dans la van, raconte Shantal. On a eu l'idée ensuite. Ce sont les premières tonnes qu'on a chantées et qui nous ont donné le goût de faire de la musique.» Qui ne s'est pas précipité à la maison, après l'écoute, pour ne pas manquer son émission préférée?

Autre but de l'affaire, il s'agit de mettre la compagnie «sur la map». Discos Del Toro existe depuis un an. La compagnie a mis sur le marché le *Brigadistak Sound System* du dubman basque Fermin Muguruza l'an dernier, qu'on a croisé aux dernières FrancoFolies, en plus de *Flashback*. Un nouvel album de Muguruza est prêt, il sera lancé bientôt.

«On avait une banque de chansons, tout le monde a pigé dedans. Les plus connues sont ressorties,

The Flintstones, par Subb, Sesame Street, par Raid.» Question de génération sans doute, les plus jeunes, Kaleidoskopik View, ont choisi de reprendre une pièce de *Passé-Partout*, les vétérans de Vövod, eux, *Captain Scarlett*. Carte blanche a été remise aux *bands*. «L'affaire a été menée, sur trois semaines, de façon très spontanée, au Méchant Studio, avec Carol Bergeron. On a pas eu à convaincre personne de participer.»

Est-ce la nostalgie qui s'empare de celui qui écoute et suspend son jugement critique? Reste que dans l'ensemble, les résultats sont impressionnants, en autant qu'on fasse preuve d'un peu d'ouverture d'esprit. Arseniq33 sert une version impayable de *Bobino*, semi-acoustique, respectueuse mais complètement déconstruite. Obliveon magane Goldorak comme jamais un Golgoth n'aura réussi à le faire, mais lui donne de nouveaux pouvoirs. Vulgar Deli donne au Capitaine Flam des pulsions que ce dernier ignorait avoir. Subb, The Planet Smashers et Kingpins, égaux à eux-mêmes, mettent le feu à la cabane, grâce leurs couleurs ska, respectivement avec *The Flintstones*, *Star Blazer* et *Bed Rock Twitch*. A vrai dire, personne ne se plante réellement sur l'album, pas même le Collectivo, avec ses 12 membres de provenance complètement éclatée, pour lequel Shantal prête sa voix, et qui «va sortir quelque chose à l'été».

Pour la cause

«Une compil, tu fais pas ça pour faire de l'argent. C'est pour donner un coup de pouce au monde. Tu donne un bon boost aux groupes qui participent, on voulait faire connaître notre compagnie, et on voulait aider une organisation qui aide les enfants.» La première solution a été de se tourner vers Enfants Retour, «puisqu'on voyage souvent en région, ça nous arrive souvent de croiser des jeunes en fugue ou qui veulent s'en aller.» Mais trop lourde à gérer, la collaboration a avorté. «Je me suis retourné vers mes vieux chums de *Clowns sans frontière*.» L'organisme vient en aide aux enfants défavorisés. «Je suis revenu à eux, puisque l'organisme correspond à notre public, à notre esprit.» Chaque exemplaire vendu permettra de remettre 50 sous à CSF. En vente chez tous les bons disquaires.

FLASHBACK

Groupes divers
Discos Del Toro (Ozone)

FlashBack



Invitation à la Mélomanie

Une série de 8 cours d'initiation à la musique classique basée sur l'écoute commentée d'extraits sonores

CLAUDIO RICIGNUOLO
de l'Orchestre Métropolitain

Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur. — YVES BRACHEMIN

Nouveau: cours à la carte

Session hiver et printemps: ■ Série originale

■ Série opéra avec extraits vidéos

Séances d'information gratuites

(514) 385-5015

www.melomanie.com



ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
VANDER NEUFVEGANS

Hydro
Québec

présente

PRO MUSICA

la Série Émeraude
**IL GIARDINO
ARMONICO**

20 H MARDI, 16 JANVIER 2001
SALLE MAISONNEUVE, PLACE DES ARTS

PROGRAMME :
OEUVRES DU RÉPERTOIRE
BAROQUE ITALIEN,
SPÉCIALEMENT DE VIVALDI

PRIX : 25 \$, 20 \$

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
ou sur www.pdm.qc.ca
Réservez maintenant, 514 290 1245
Billetterie et frais de service



LES ARTS

EXPOSITIONS

L'Afrique aux mille instruments

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, communément appelé Musée de la Pointe-à-Callière, reçoit en ce moment une exposition qui certainement viendra à bout de toutes les perceptions faussées de la culture ancestrale africaine. Toute idée d'associer cette culture aux multiples facettes à une quelconque forme de primitivisme doit tomber devant les 160 instruments de musique que réunit l'exposition *Africa Musica!*, tant la diversité des formes, des styles, des langages imaginés pour ces instruments est variée. Prêtés en exclusivité par le Musée national de préhistoire et d'ethnographie Luigi Pigorini, à Rome, ces objets dans l'exposition se sont tus, mais leur son, en Afrique, traverse toujours la plaine.

Les instruments de l'exposition *Africa Musica!* sont présentés en fonction des cinq principaux circuits qu'empruntèrent les explorateurs italiens à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Ainsi, le visiteur traverse virtuellement la Corne de l'Afrique, remonte aux sources du Nil, pour suivre sa route sur les eaux du Zambèze, met le cap sur les îles de l'océan Indien ou encore longe le fleuve Congo. C'est pourquoi toute l'Afrique n'est pas couverte par la présentation.

Toute l'exposition est montée de manière à faire croire à une expédition, entre deux cartes qui la délimitent — la première, à l'en-

trée, de 1849, incomplète, dont le centre est presque vierge, à l'image de l'état des connaissances, et l'autre, en fin de parcours, de 1898, complètement redessinée au gré des déplacements des explorateurs.

L'exposition est touffue, sa signalétique pas toujours facile à suivre, tant les objets et les panneaux et étiquettes qui les accompagnent sont nombreux. Des panneaux d'interprétation évoquent un carnet d'exploration comprenant des notes manuscrites qui évoquent celles prises sur le terrain. Ce n'est pas un choix des plus heureux, puisque la consultation des notices est loin d'être clarifiée par ce qui se révèle, dans sa forme, un ajout un peu ridicule, qui ne renforce en rien l'expérience d'une marche en brousse que l'on tente de nous faire ressentir. Pourtant, ces panneaux contiennent des informations autrement pertinentes.

Tant à apprendre

Par contre, il y a tant à apprendre. Des esquisses décrivent chaque étape du parcours, de même qu'une carte itinéraire où apparaît le nom des peuples rencontrés. Aussi, les textes des panneaux sont succincts et surtout bien ciblés. Pour ces «*souvenirs de voyages*» que sont devenus ces instruments, sont clairement saisis les rôles et les personnalités qui justement permettent d'attiser la curiosité. La capacité de la vièle masengo de reprendre les inflexions du langage parlé, le très rare tambour

à fente semi-lunaire, parlant lui aussi, de Mangbetu (Congo nord-oriental), comme les pouvoirs de la sanza à faire parler ses ancêtres par les doigts du musicien sont bellement évoqués tout au long du parcours. On apprend aussi que le rugu rugu, d'Indonésie, fait de tiges de canne à sucre juxtaposées et dont le centre évidé contient des milliers de graines qui grésillent doucement, suscite «*un son aussi bienfaisant pour le corps et l'âme que le bruit d'une averse tropicale*».

Le visiteur pourra se rendre compte de la diversité des instruments. Dès l'entrée de l'exposition, trois lyres sont présentées, chacune avec sa personnalité. La lyre begena, reconnaissable à sa caisse rectangulaire, aurait été fabriquée par Dieu lui-même. À ses côtés, la revanche du diable, la lyre krar, dotée d'une caisse ronde, servirait à «*célébrer tous les plaisirs de ce monde*». Par ailleurs, l'évolution de certains instruments est aussi un des fils d'*Africa Musica!*: c'est ce qui est permis de constater du passage de l'arc musical (simple corde tendue sur un bâton) aux élégantes harpes arquées en forme de voilier, sans ignorer les pluriarcs.

Vers la fin de l'exposition, un objet inquiétant s'empare violemment de l'imaginaire: le cor de guerre en ivoire, qui aurait appartenu aux amazones du roi Ghézô (Bénin actuel), est garni de sept mandibules humaines, sur lesquelles persiste un mélange de

sang sacrificiel et de petits morceaux de coquilles d'œufs.

Environnement sonore

Malheureusement, ces instruments ont fait silence en entrant dans l'environnement muséal, devenant ainsi de beaux objets — magnifiquement conservés —, mais dont l'âme est au repos, plus proches de la sculpture. Par contre, le visiteur pourra investir un environnement sonore. Les sons de la nature africaine accompagnent son périple, le tambour bat en sourdine.

Plus significatif encore: au centre de la salle d'exposition, on peut pénétrer dans un espace circulaire qui a la forme d'un immense tambour. On peut y découvrir une création musicale originale en procédant à l'écoute d'un représentant de chacune des familles d'instruments — les aérophones regroupent des conques, cors, flûtes, hautbois, trompes, sifflets; les idiophones rassemblent les sanzans, claquettes, cloches, tambours à fente, hochets ou sonnaillies; les membranophones incluent les tambours de différentes tailles et types; les cordophones comprennent les arcs musicaux, cithares, luths, lyres ou vielles. Aussi, quelques-uns de ces instruments sont redonnés aux mains qui peuvent à nouveau les activer et permettre de reprendre contact avec les âmes ancestrales.

AFRICA MUSICA
Musée Pointe-à-Callière
350, place Royale
Jusqu'au 15 avril

Les sons
de la nature
africaine
accompagnent
le périple du
visiteur,
le tambour bat
en sourdine



SOURCE POINTE-À-CALLIÈRE
Tambour d'Erythrée et hochet Yombe.

HISTOIRE DE L'ART

Titien à découvert

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Voilà une étude colossale, sauf erreur le premier catalogue raisonné de l'œuvre peinte du Titien (v. 1488-1576). Ainsi, pour la première fois, aurait-on sous la main l'œuvre entière du peintre vénitien réunie dans un même volume. L'ouvrage de Filippo Pedrocchi, qu'il faut considérer comme un spécialiste de la peinture vénitienne à la Renaissance — il a déjà réalisé des études sur Tiepolo (1696-1770), Véronèse (1528-1588) et Giorgione (v. 1477-1510) —, comporte trois sections: il ouvre sur une préface d'André Chastel, éminent spécialiste français de la Renaissance italienne, disparu en 1990 non pas avant d'avoir pu contribuer à renouveler l'approche sur cette période en explorant le rapport entre art et société, se poursuit par un article monographique établissant les jalons de la carrière du peintre et se termine par un impressionnant catalogue où sont examinés à la loupe 270 numéros.

Avec les puissants

L'article de Chastel propose une synthèse de la carrière du peintre sous l'angle de ses rapports avec les puissances ecclésiastiques et politiques de l'époque. Extrait d'une conférence connue depuis 1976 (*Colloque en l'honneur de Titien*, tenu en 1976 à Pieve di Cadore, lieu de naissance du peintre). Conjuguant la rigueur de l'érudition à la richesse de l'analyse, l'article aborde selon un éclairage peu commun les diverses manières avec lesquelles Titien, appliquant «*à l'activité artistique les dons vénitiens pour les affaires*», a manœuvré afin de s'inscrire parmi les puissants de l'époque et a ainsi bien géré sa gloire. Sans craindre l'anachronisme, Chastel n'hésite pas même à parler de ses «*public relations*».

Plus imposante encore, la dernière partie de cette importante

publication commente chacun des tableaux pour lesquels des analyses sont fournies, pour ainsi dire réalisées au microscope. C'est le propre des catalogues raisonnés que de non seulement tenter des interprétations, qui en règle générale sont tenues pour définitives, mais aussi d'établir les registres complets retraçant le parcours de chaque œuvre parmi différents lieux d'accueil et les différentes collections, afin d'en déterminer hors de tout doute la provenance et, par voie de conséquence, l'attribution. Les notices rédigées par le chercheur suivent à travers l'histoire ces itinéraires.

Exercice éreintant

Pedrocchi se livre à l'exercice éreintant de comparer les commentaires de la critique pour chacune des œuvres. Il rejette les versions moins convaincantes, discute de certaines attributions et prend en considération des données récentes, comme celles révélées par exemple par la restauration, en 1998, de *Sainte Marguerite et le dragon*, un tableau daté environ de 1554-1558 et qu'on retrouve aujourd'hui dans la collection du Musée du Prado à Madrid. Ainsi la restauration a-t-elle permis de mettre au jour les tons bruns de la tête du dragon, «*qui se confondait avec le rocher du fond*». Aux dires de l'historien de l'art, le nettoyage permet d'apprécier dans ce tableau «*la force du pinceau et la vivacité des couleurs, dans les vêtements de la sainte comme dans les lambeaux de ciel bleu qui affluent parmi les nuages dorés*». Certes pour les spécialistes de l'histoire de l'art, avec ses reproductions de qualité et son style d'écriture sobre, l'étude n'a rien pour rebuter le lecteur moins savant.

TITIEN

Filippo Pedrocchi
Préface d'André Chastel
Liana Levi, collection «Art»
Paris, 2000, 346 pages

SEEING THINGS: THE PAINTING OF GARY EVANS

Galerie du Centre
Saidye Bronfman
5170, chemin
de la Côte-Sainte-Catherine
Jusqu'au 14 janvier

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Quiconque a apprécié le travail du peintre torontois Gary Evans lors de l'exposition que lui organisait son galeriste, Paul Petro, lui aussi de Toronto, dans un espace loué de l'édifice Belgo à l'automne, devrait se rendre au Centre Saidye Bronfman avant que ne ferme la petite rétrospective qui lui est consacrée jusqu'au 14 janvier. Chemin de la Côte-Sainte-Catherine, on a actuellement ce qui aurait dû d'abord nous être servi en hors d'œuvre, dans la mesure où l'exposition consiste en une entrée en matière idéale pour aborder le travail actuel du peintre. En septembre, Pe-

tro avait accroché une trentaine des plus récentes toiles de ce peintre qui a la cote en ce moment et qui visite, une fois de plus, le paysage canadien.

Dans l'exposition de septembre, Evans présentait une peinture faite de filtres transparents, comme si le paysage, d'une urbanité timide, banlieusarde, était vu à travers un miroir déformant. Ce qui était justement intéressant dans cette peinture était cette manière de plier le paysage au gré d'effets de distorsions aptes à susciter des impressions renouvelées d'un genre très populaire dans l'histoire de l'art canadien. Dans ces toiles récentes de Evans, le paysage est criblé de halos qui brouillent la représentation et la complexifient à souhait. L'exposition organisée par le commissaire Stuart Reid, de la Art Gallery of Mississauga — après sa fermeture au Saidye, elle entame une tournée dans quatre autres lieux de diffusion —, contient quelques-unes de ces toiles.

Point de départ

La mise en vitrine réunit des œuvres qui remontent à 1995. Or

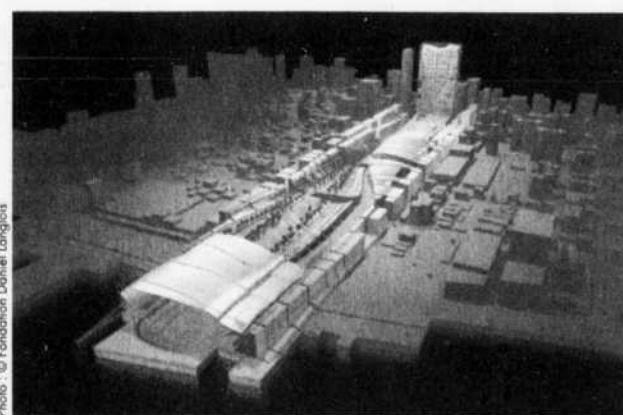
ce qui est précisément intéressant dans cette exposition, c'est de voir d'où cette peinture est partie, elle qui se frotte aux modèles de l'histoire, mis sur la carte par le Groupe des Sept ou Emily Carr. Dans le cas de Evans, un écart important — et combien heureux — est mesurable entre sa peinture d' alors et celle d'aujourd'hui. Il est étonnant de constater que Evans est parti des bosquets de 1995, de la série *Bush Study*, dont la manière passablement académique, sorte d'impressionnisme augmenté modestement des leçons de l'abstraction, n'est pas des plus enlevantes, pour arriver à embrasser (c'est le cas de le dire)

un paysage passablement plus vaste... et par le fait même, qui prend le risque de se frotter plus ouvertement aux modèles du passé.

Entre ces deux pôles, une autre série, intermédiaire, est faite d'une végétation luxuriante, informe, trouble et à la limite du repoussant tellement elle est dense, derrière laquelle se dessinent, idylliques, trop clairement antagonistes, des trouées plus paisibles. Cette série réserve des bons moments, mais ce n'est pas encore là qu'Evans est à son meilleur. Dans cette sélection d'une vingtaine de tableaux se profile sans conteste le trajet d'un jeune peintre qui a su prendre un certain envol.

ARTS VISUELS

Revoir le paysage en peinture



villes en mouvement

du 15 novembre 2000 au 1^{er} avril 2001

CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 www.cca.qc.ca

Présenté par

Scotia Capitaux

Banque de Montréal

UNION FINANCIAL BANK

STCUM

Nouveau spectacle multimédia de Pointe-à-Callière

Si **Montréal**
m'était conté...

Le passé plus
actuel que
jamais

La plus
captivante des
expériences
d'archéologie
et d'histoire
présentée
à Montréal



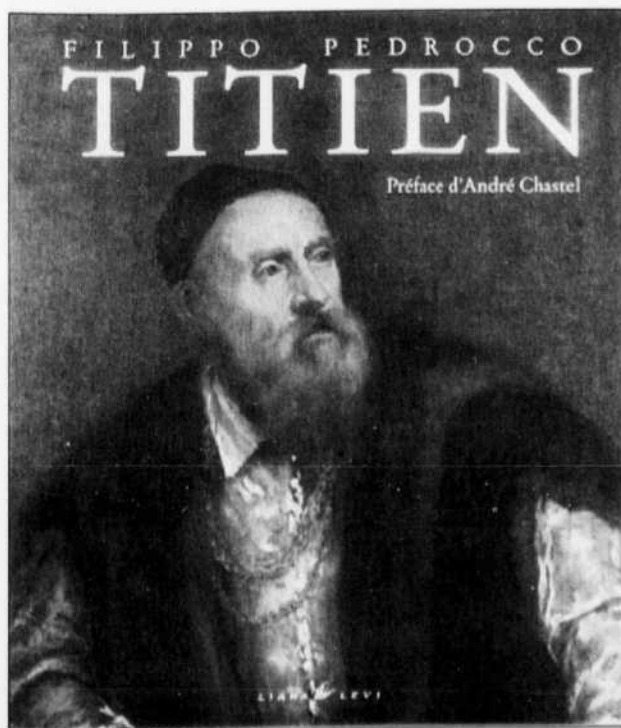
Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Vieux-Montréal
514 922-9130
www.musee-pointe-a-calliere.qc.ca

Québec

Ville de Montréal

Fondation Pointe-à-Callière

Le Musée est
subventionné par
la Ville de Montréal



LE DEVOIR

Le design numérique illustre comment, depuis les automobiles, les avions, les molécules chimiques jusqu'aux villes, la modélisation informatique permet d'apprivoiser l'information. Mais la fiabilité du procédé dépend de l'objectivité des bases de données, soit de l'architecture de l'information.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Une automobile virtuelle qui s'écrase contre un mur. Une promenade au centre-ville de Toronto en volant entre les édifices. Un antigène qui s'accouple avec une molécule chimique et déclenche une formidable réaction en chaîne modélisée en trois dimensions.

Serions-nous tombés au beau milieu d'une cour d'école secondaire après le temps des Fêtes, où les adolescents comparent leurs nouveaux jeux vidéo reçus à Noël, avec la console dernier cri qui les accompagne? Pas vraiment. Nous pourrions plutôt avoir atterri dans la salle du conseil d'administration de certaines des plus importantes multinationales de ce monde, qui ont vite fait d'adopter le design numérique.

Leurs joujoux? De complexes logiciels de visualisation en trois dimensions et de simulation, qui tournent sur de super-ordinateurs de plus d'un million de dollars et qui s'alimentent à des banques de données gigantesques. Du coup, l'ensemble du processus de conception de produits comme une automobile ou un avion est accéléré à une vitesse foudroyante, faisant gagner des mois, voire des années et donc économiser des millions de dollars à ces entreprises.

Selon Art Anderson de Chrysler, la durée de conception de certains modèles récents d'automobiles a pu être réduite de moitié, de cinq ans à près de deux ans et demi. Le constructeur a aussi économisé 70 millions sur la fabrication de moules d'emboutissage (réduction de 5000 à 2000 heures de travail).

Des armées de mécaniciens ou de laborantins sont aujourd'hui remplacées par des armées de programmeurs informatiques. La souris remplace la clé à molette. Le cambouis recule devant les avancées du silicium des processeurs informatiques. L'ère industrielle cède le pas à l'ère de l'information numérisée. Ou plutôt, les bastions de l'industrie de la soi-disant ancienne économie adoptent les outils de la nouvelle économie.

Dans le cas d'une automobile, même les essais de résistance aux chocs seraient plus fiables sur informatique. La modélisation, où sont programmées les résistances des divers matériaux, évite de sacrifier des véhicules. Cela permet aussi et surtout d'analyser le processus d'une collision, petit à

FORME

Design numérique

Pour y voir plus clair

SOURCE : DIVISION INC.

PUMP.

petit, en tous points du véhicule, à loisirs, alors que dans le monde réel, le choc ne dure qu'une fraction de seconde.

«Il est impossible de mettre des capteurs partout sur le modèle physique, tandis qu'en mode virtuel, ils peuvent le faire», souligne Martin Pinard, président de SGI Canada, un fabricant de super-ordina-

teurs qui font tourner les modélisations informatiques et anciennement connu sous le nom de Silicon Graphics. «Et ils peuvent répéter cela autant de fois qu'ils veulent, ce qui n'est pas le cas dans le monde physique à cause des contraintes économiques. On ne peut pas détruire 300 automobiles juste pour valider un élément», ajoute Martin Pinard. «Cela permet d'avoir un meilleur design, d'avoir un produit de plus grande qualité avec un temps de design beaucoup plus court et [grâce à] l'interaction entre toutes les composantes [CAO] ou numériques du système [...], lorsque l'on apporte des modifications à une composante, cela a un impact sur les autres composantes et en visualisant le modèle complet, cela permet d'avoir une compréhension visuelle instantanée de la situation.»

Bio-feedback numérisé

Le prototype peut être ainsi facilement modifié, réduisant la durée de la chaîne alimentaire du processus de conception. «C'est un système de bio-feedback pour le design», résume Luigi Ferrera, vice-président du Design Exchange de Toronto et président du tout nouveau DXNet AVC, dont le centre de réalité virtuelle va mettre à la disposition des petites et moyennes entreprises cet outil de modélisation que seules les grandes entreprises pouvaient se permettre à l'interne (voir encadré).

Le design numérique améliore aussi l'échange d'information au sein d'une entreprise et la planification de la chaîne de production, souligne Richard Boivin, de SGI Canada à Montréal. La conception informatisée «permet à tout le monde de collaborer autour de la même maquette au même moment dans la même pièce ou dans différents pays. [...] Cela permet de déceler des erreurs de conception ou des problèmes [...] au cours de la phase du design mais aussi au cours de la phase de fabrication», conclut le responsable de clients nouveaux médias et câblodistributeurs, après avoir été directeur du développement des affaires dans le secteur industriel.

Devant l'enthousiasme de ce fabricant de super-ordinateurs, il est difficile de ne pas se montrer un peu sceptique, à l'image d'un constructeur de locomotives qui aurait vanté les mérites de la voie ferrée au tout début de la révolution du chemin de fer. Dans cette optique, les super-ordinateurs d'aujourd'hui tiendraient plutôt de l'hybride entre un super-pétrolier et un train à grande vitesse sur rails magnétiques.

Système de valeurs

Il faut tout de même reconnaître la formidable puissance de l'informatique à haute performance. Le design numérique illustre finalement comment la création d'une interface graphique virtuelle (représentation de données sous forme d'images de synthèse) permet aux êtres humains d'embrasser d'un seul coup d'œil, et donc de mieux comprendre, des sommes d'information de plus en plus importantes. D'autre part, la capacité de traitement de l'information par les super-ordinateurs permet d'ani-

mer dans le temps ces masses d'informations, de passer d'une image statique à une représentation dynamique dans le temps, tant dans le futur, une nouvelle voiture ou un nouvel édifice dans une ville, que dans le passé, décortiquer l'écrasement d'une automobile ou le déroulement d'une réaction chimique du système immunitaire humain.

En bref, l'interface graphique animée traduit l'information en images. «Un centre de réalité virtuelle, résume Martin Pinard, permet de prendre une masse d'information [...] et grâce à ce que l'on appelle la visualisation haute performance et l'informatique haute performance [...], l'information est apprivoisée.»

Au bout du compte, toutefois, le choix et l'objectivité de l'information qui nourrit ces modélisations sont déterminants, notamment dans le cas de l'urbanisme (voir encadré). «On ne visionne pas la réalité, reconnaît Luigi Ferrera du DXNet AVC, on ne visualise que l'information que l'on y alimente. Les bases de données représentent des systèmes de valeurs.»

Le DXNet AVC

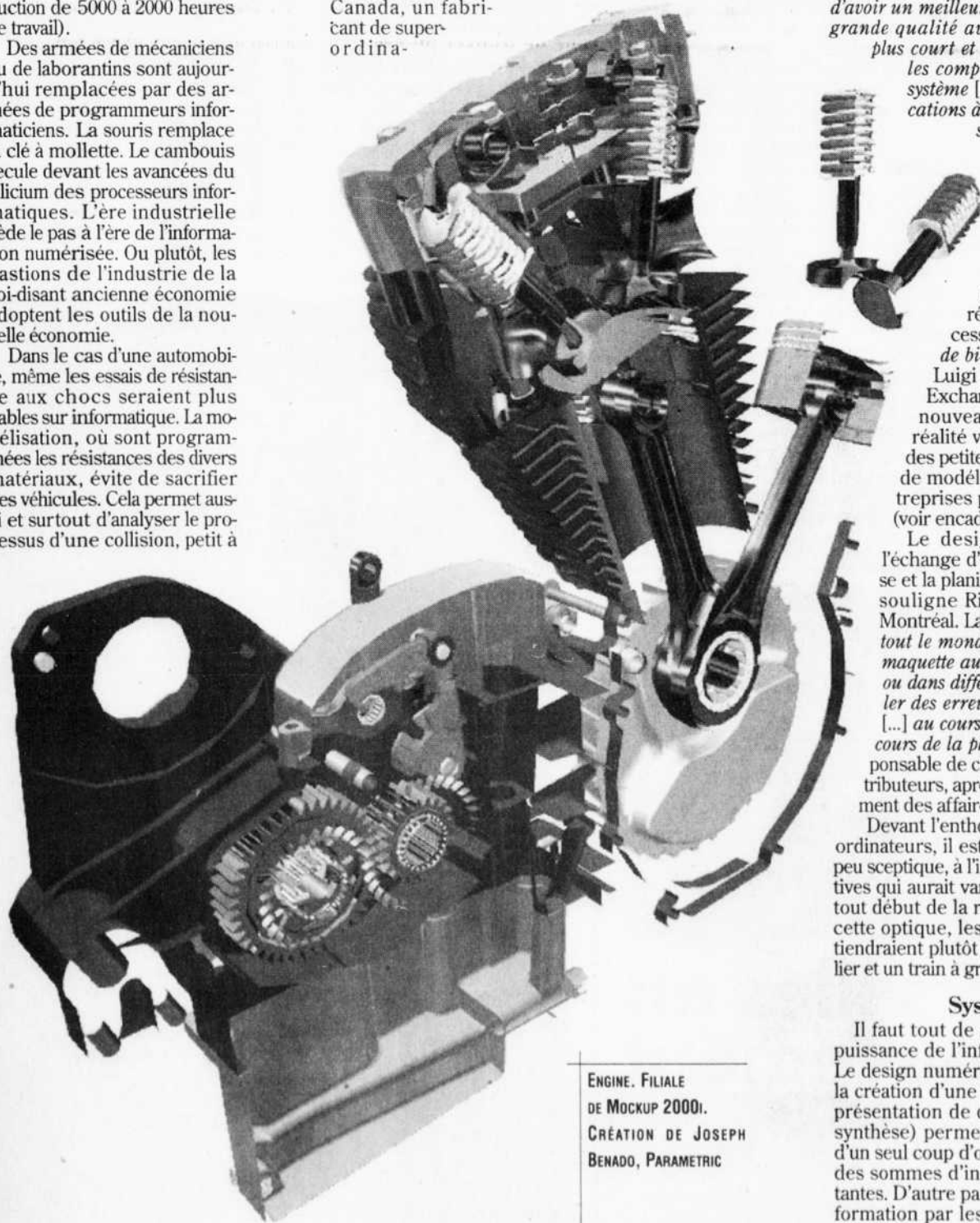
Le DXNet AVC de Toronto inaugure son centre de réalité virtuelle le 30 novembre dernier. Il permettra aux designers de visualiser sur grand écran incurvé leurs propres fichiers informatiques, au prix de 5000 \$ la journée. Une formation pour utiliser le centre de réalité virtuelle ainsi que des services d'élaboration du contenu informatisé sont également offerts. Le AVC (Advanced visualization centre) aura coûté la bagatelle de trois millions, financé par le ministère de la Science et de la Technologie ontarien et par le secteur privé, sans compter le super-ordinateur de plus de un million de dollars donné par SGI Canada.

Le DXNet AVC comprend aussi un réseau informatique à large bande passant proposant un catalogue virtuel ainsi qu'un lieu virtuel de collaboration en ligne, qui aura coûté trois millions, financé à parts égales par le gouvernement ontarien et par le secteur privé. «Le réseau est un site Internet portail, explique Luigi Ferrera, président du DXNet AVC, et derrière ce portail, il y a des outils d'édition ainsi qu'un extranet permettant aux gens de collaborer ensemble. Aussi le DXNet couvre la commercialisation et la collaboration et le AVC couvre la visualisation.»

Le DXNet AVC collabore avec la Ville de Toronto pour créer une maquette virtuelle de Toronto. La modélisation sera présentée dans le cadre de la candidature torontoise aux Jeux olympiques de 2008 pour illustrer les futurs aménagements olympiques.

Il y a fort à parier que cette base de données n'abordera pas les problèmes d'engorgement de la circulation et de smog dans l'ensemble de Toronto, alors que les deniers publics provinciaux et fédéraux vont être uniquement investis sur le futur site olympique au centre-ville et non dans les transports en commun à l'échelle du Grand Toronto. La modélisation reflètera effectivement les valeurs de nos gouvernants...

DXNet : www.dynet.net, 234 Bay Street, Toronto, tél. : (416) 216-2126



ENGINE. FILIALE DE MOCKUP 2000. CRÉATION DE JOSEPH BENADO, PARAMETRIC

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0981
Courriel : idsm@idm.qc.ca
Site Web : <http://www.idm.qc.ca>

Innovation technologique et design: une entreprise québécoise à l'honneur

PRIX DESIGN INDUSTRIEL 2000

À l'occasion du 10^e Gala des PRIX TECHNOLOGIE 2000, l'Association de la recherche industrielle du Québec (ADRIQ), en collaboration avec l'Institut de Design Montréal, a remis le Prix DESIGN INDUSTRIEL 2000 à Laborie Médical Technologies et au designer industriel Lyne Noiseux.

Le Gala, qui a eu lieu le 30 novembre 2000, a réuni plus de 500 décideurs du milieu technologique québécois.

APPARENCE, FONCTIONNALITÉ, ERGONOMIE

Laborie reconnaît l'importance du design dans la conception de ses produits. L'objectif est de les rendre aussi fonctionnels et ergonomiques qu'attrayants. C'est pour cette raison qu'en plus d'une solide équipe d'ingénieurs et de techniciens, l'entreprise fait appel aux services d'un designer industriel, Mme Lyne Noiseux.

L'entreprise, dirigée par M. Raymond Laborie, conçoit et fabrique des systèmes d'urologie utilisés pour les diagnostics médicaux dans les domaines de l'urologie et de la gynécologie.

LE DESIGN AU SERVICE DE LA MÉDECINE

Le système d'urologie Dorado (photo ci-contre) se démarque par son aspect moderne et original, autant au plan des formes et couleurs que des matériaux. C'est avec une attention toute particulière pour le confort de l'utilisateur et la résolution de problèmes esthétiques (ex. câbles) que l'équipe de Laborie a conçu le nouveau chariot qui supporte le système Dorado.

Le personnel médical bénéficie ainsi d'un instrument dont la technologie est adaptée et le design soigné. Comme quoi design et innovation technologique vont de pair!



Dorado (système et chariot)